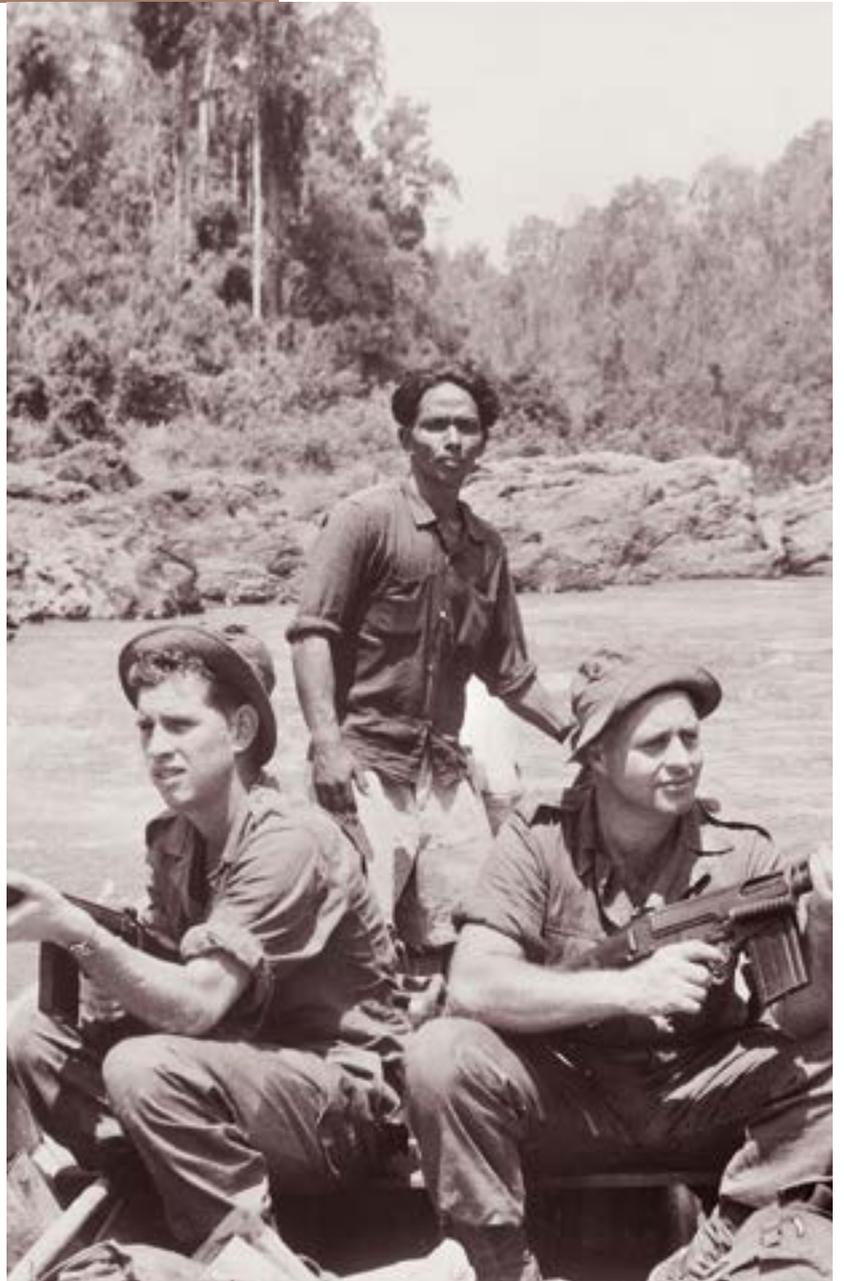


THEATRE DE POCHE

RIDICULES TÉNÈBRES
DE WOLFRAM LOTZ

MISE EN SCÈNE
OLIVIER BOUDON



SAISON 19/20



TABLIÉ DES MATIÈRES

RIDICULES TÉNÈBRES

1 / PRÉSENTATION GÉNÉRALE DU PROJET

p 4..... Que raconte le spectacle ?

p 4..... D'où vient le titre ?

2 / PRÉSENTATION DE L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

p 8..... Interview

3 / QUELQUES ÉLÉMENTS D'HISTOIRE

p 10..... Décolonisation ?

p 13..... La guerre en Afghanistan

p 16..... Le conflit des Balkans

p 18..... Le conflit autour de l'extraction du coltan
en Afrique

+ Propositions d'activités pour les profs ou les animateurs

4 / THÈMES QUI TRAVERSENT LE SPECTACLE

p 20..... L'ethnocentrisme

p 23..... Les frontières

p 26..... Les ténèbres à nos portes : les migrants

+ Propositions d'activités pour les profs ou les animateurs

5 / DRAMATURGIE

p 29

6 / PISTES POUR PROLONGER LA RÉFLEXION

p 29

1 / PRÉSENTATION GÉNÉRALE DU PROJET

Que raconte le spectacle ?

"Au commencement tout était ténèbres et n'était point du tout là et Dieu dit : ces ténèbres et ce néant ne suffisent pas. Et Dieu créa une grosse mitrailleuse et il créa un pick-up et il créa une entreprise française qui fabrique des munitions traçantes et installa la mitrailleuse sur la surface de chargement du pick-up et se mit à tirer comme un dingue des munitions traçantes dans les ténèbres et c'est comme ça que le ciel a été créé."

Ridicules Ténèbres est le récit de la remontée en bateau d'un fleuve noir aux confins de la civilisation, vers l'inconnu - révélateur ultime de ce qui nous habite et de ce qui nous hante. Écrite en 2014, la pièce est construite sur les mêmes trames que le roman *Au cœur des Ténèbres* de Joseph Conrad et que le film *Apocalypse Now* de Francis Ford Coppola (qui s'était lui-même inspiré de Conrad).

Ridicules Ténèbres est l'histoire d'un voyage. Au Congo de Conrad et au Vietnam de Coppola succède chez Wolfram Lotz le reste du monde. Dans cette version moderne teintée d'absurde, l'Afghanistan, l'Afrique et les Balkans ne font plus qu'un.

L'Adjudant-chef Pelletier et son Caporal, Stéphane Dorche, les deux protagonistes principaux de la pièce, remontent le fleuve Hindou-Kouch avec comme mission de retrouver Détanger – sorte de Kurtz version moderne - pour l'éliminer. Au fil de cette remontée, Pelletier et Dorche s'enfoncent dans une zone de crise mondialisée et rencontrent des personnages rescapés ou acteurs de différents conflits. Leur embarcation, radeau de la méduse occidental, est à l'image d'un continent à la dérive qui finit par tanguer jusqu'à se retrouver face à lui-même, face à son incapacité à accepter l'autre. Et dans cette jungle insondable, ceux-là même qui prétendent sauver l'humanité se rendent ridicules.

Wolfram Lotz compose sa pièce avec une habileté stimulante. Son style pourrait apparaître comme décousu, fragmenté. Mais, au fil de la pièce, on comprend que la mécanique mise en place est parfaitement huilée et qu'elle draine avec elle des questions sur notre incapacité à distinguer le statut de « l'Homme blanc occidental » de celui de « civilisé et dominant ». À l'heure où l'Europe ferme ses frontières et brade ses valeurs humanistes, il paraît essentiel de faire entendre la voix de ceux qui combattent le repli sur soi.

D'où vient le titre ?

"Je courais à travers les ténèbres. Tout était très silencieux. Je courais, courais. Il faisait sombre mais j'arrivais à m'orienter. J'avais l'impression qu'en moi aussi, tout était sombre et calme. C'était comme si je ne faisais que déambuler en moi-même. Les ténèbres ne me faisaient pas peur, non, elles étaient très simples, presque ridicules."

Olivier Boudon, le metteur en scène, a échangé avec Wolfram Lotz, et notamment à propos de ce concept de ténèbres ridicules. Voici ce qu'il nous en dit :

« La démarche de Wolfram Lotz est super intéressante : il met en parallèle dans son texte cette remontée du fleuve Indo-Kouch avec la remontée de son fleuve intérieur, pour aller voir tout au fond du fond, qu'est-ce qui ferait bien que de cette position qui est la sienne, il a un point de vue supérieur sur le reste du monde. Or, tout au fond, c'est vide, il n'y a rien. Et c'est là où les ténèbres sont ridicules : dans le fond intérieur de l'Homme blanc, il n'y a rien qui justifierait tout son rapport au monde, tout ce qu'il a fait au reste du monde. Comme dans le poème de T.S. Eliot, *Les Hommes creux*. C'est parce qu'il y a ce vide en nous qu'on peut le manipuler, et aussi le remplir de plein de fantasmes, et de cette idée de supériorité. La démarche de Wolfram mêle le très ludique et le très profond, avec ces questions-là. »

2 / PRÉSENTATION DE L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

Biographies

Olivier Boudon - Metteur en scène

A sa sortie de l'INSAS en 2008, il a monté *Manque* de Sarah Kane à l'Epongerie. Ce premier spectacle a été à l'origine de la fondation de la Schieve Compagnie, qui est restée depuis lors sa structure de création et de production.



Après avoir voyagé en Haïti pour créer une adaptation de *La Chair du Maître* de Dany Laferrière à Port au Prince, il a mis en scène, à Bruxelles, *Les Exclus* d'après Elfriede Jelinek au Théâtre Varia, puis *Cible Mouvante* de Marius von Mayenburg dans les Anciens Magasins Vanderborcht.

Cible Mouvante a donné lieu par la suite à une adaptation radiophonique qu'il a réalisé avec Brice Cannavo et l'AMO Samarcande.

Il a ensuite collaboré avec Jean-Luc Piroux pour les créations de *En toute inquiétude* et de *Six pieds sur terre*, deux spectacles qui ont largement été décentralisés.

En 2016-2017, il a mis en scène *L'Absence de guerre* de David Hare au Théâtre Océan Nord et *Quartier 3, destruction totale* de Jennifer Haley au Théâtre de Poche. Ces deux spectacles ont rencontré un succès de foule et d'estime.

En Janvier 2020, il met en scène « Nous avons crû à l'amour qu'il a pour nous » de Meissoune Majri au Théâtre de Liège. Ce spectacle est le fruit d'un processus de création qui s'est déroulé entre la Belgique et la Tunisie.

Depuis 2014, il enseigne à l'INSAS.

Benoît Verhaert - Comédien



« Eh bien mon personnage est un gars étrange. Insaisissable. Déroutant. Il est de la famille de Godot, qu'on passe son temps à attendre. Celui-ci on va finir par le trouver mais est-ce que ça valait vraiment la peine de le chercher ? Je ne sais pas... »

Depuis sa sortie du conservatoire de Bruxelles il partage son temps entre l'interprétation, la mise en scène, l'écriture, la production, mais aussi la médiation, en milieu scolaire et depuis peu en milieu carcéral.

En 2013, il a fondé le Théâtre de la Chute, dont le projet est essentiellement de monter des adaptations de grands textes dans une forme théâtrale légère et mobile qui invitent les spectateurs au dialogue lors d'échanges qui suivent chaque représentation.

Sept spectacles ont déjà été produits par cette compagnie : *La Chute et L'Etranger*, d'après Camus, *On ne badine pas avec l'amour* d'après Musset, *Dom Juan* de Molière, *Les Carnets du Sous-sol* d'après Dostoïevski, *Un fils de notre temps* d'après Ödön von Horváth, mais aussi, et dans un style tout-à-fait différent, *Claque* une petite création café-théâtrale auto-dérisoire. Ces spectacles, ayant pour vocation d'être itinérant, ont voyagé dans un grand nombre de théâtres de notre communauté mais aussi en France et en Afrique.

Benoît Verhaert a joué au Poche il y a une dizaine d'années dans *les contes érotico-urbains* en 2005.

Jessica Fanhan - Comédienne

« Mon personnage, *Ultimo*, est né d'un vrai fait divers. Fantasmé, il est pourtant bien réel. Il se peut qu'il nous interroge entre autres sur les apparences. Ha les apparences... on en parle? »



Née en Guadeloupe, elle grandira dans un petit village wallon, c'est là qu'elle connaîtra ses premiers émois scéniques. Le virus l'a mordu et ne la lâchera plus. Elle poursuivra ses études à l'INSAS. Elle en sort diplômée en 2011. Elle rencontrera Christine Delmotte, Sylvie Landuyt, Isabelle Jonniaux sur des créations féministes et questionnant le genre. Elle sera récompensée du prix du « meilleure espoir féminin » pour son rôle dans *Elle(s)* de S.Landuyt.

Elle travaillera avec Brett Bailey et Milo Rau sur les spectacles *Exhibit B* et *Hate radio* ayant pour questionnements le colonialisme et ses répercussions.

Elle sera durant 2 ans un visage du théâtre national flamand KVS pour les productions *Kamyon* et *Malcolm X*. Elle interprétera France dans le singulier *Little Gouda* d'Arthur Egloff et Damien Chapelle.

Elle participera à diverses performances et happenings. Si elle aime par-dessus tout s'emparer de l'univers et des mots des autres elle entame depuis plusieurs mois un travail de recherche plus personnel sur l'écriture ayant pour point de départ « De l'ignorance à la connaissance ».

Jean-Benoît Ugeux - Comédien

« Mon nom est Olivier Pelletier, je suis adjudant-chef de l'armée de terre. J'avais pour mission de retrouver le lieutenant-colonel Charles Détanger afin de pouvoir le liquider ».



Auteur, acteur et metteur en scène belge de théâtre et de cinéma. Après avoir créé ses propres projets avec Anne-Cécile Vandalem (*Zaï Zaï Zaï, Hansel et Gretel*) et ayant une prédilection pour les créations contemporaines avec des compagnies étrangères -souvent dans des langues qui le sont tout autant, il travaille avec des metteurs en scène ou des compagnies tels que Wayn Traub, Wim Vandekeybus, Rodrigo García, BERLIN, Blitz Theater Group...

Il a écrit et mis en scène *SPRL* un spectacle sur la porosité entre la famille et le travail, ainsi que quelques formes entre le spectacle et l'installation (*Gaspard, Brigitte...*).

Au cinéma, on le voit dans une flopée de films Belges et étrangers avec une préférence pour les projets ambitieux et/ou casse-gueules et/ou sans budget.

Il travaille pêle-mêle avec Joachim Lafosse, Emmanuel Marre, Cédric Bourgeois, Benoît Mariage, Xavier Seron, Matthieu Donck, le duo Amachoukeli-Burger, Brigitte Sy, Michaël Roskam. Il a réalisé *Valeurs*, un triptyque expérimental, *Eastpak, La musique* (Bayard d'or du festival de Namur) et va très prochainement tourner *Carpentras*.

Lucas Meister - Comédien

« Stéphane Dorche a 31 ans et est célibataire. Il vient de la Lorraine, de Pont à Mousson. Il a fait des études pour devenir travailleur social mais il n'est pas allé jusqu'au diplôme. Après ses études, il n'a pas trouvé de boulot et il s'est engagé dans l'armée de terre. La sexualité lui manque. »



Né en 1988 dans le Jura français et licencié en journalisme à Sciences-Po Aix en Provence, il est entré à l'INSAS et en est sorti en 2015.

Depuis lors, il vit et travaille à Bruxelles notamment avec Transquiquennal (*We want more*), Clément Thirion, Marie Henry et la Kosmocompany (*Pink boys and old ladies*), Olivier Boudon (*Ridicules ténébres*), Simon Thomas et La horde furtive (*Should I stay or should I stay*), Emilienne Flagothier (*We should be dancing*), Nicole Stankiewicz (Le petit monde de Georges Dandin), Ludovic Drouet (Trilogie de Rome, Le paradoxe de Billy), Elsa Chêne (Orphelins), Eline Schumacher (La ville des zizis) et Salvatore Calcagno (Un tramway nommé désir).



Pierre Sartenaer - Comédien

« Je suis plusieurs. Je suis ceux qui jalonnent la remontée du fleuve. Du Blanc. De l'Européen. Du grave ridicule. »

Il sort du Conservatoire de Bruxelles en 1984 et joue aussitôt dans différentes pièces du répertoire (Molière, Shakespeare, Lorca, Genet...). En 1989, il fonde, aux côtés de Bernard Breuse, l'ASBL Transquiquennal que rejoint rapidement Stéphane Olivier et par la suite Miguel Declaire. Ce collectif l'entraîne à travailler de façon régulière avec certains auteurs : Philippe Blasband (*La Lettre des Chats*), Eugène Savitzkaya (*Est*), Rudi Bekaert (*Ja ja maar nee nee*) tout en stimulant ses propres créations (*Chômage, Zugzwang, Tout Vu*).

En 2007, après une trentaine de créations, il s'éloigne du collectif pour participer, entre autres, à des spectacles jeune public (*Le Génévrier, Le plus beau village du monde*).

En 2012, il reçoit le Prix de la critique du Meilleur Acteur pour son interprétation dans *La Estupidez* de Rafael Spregelburd et en 2013 celui du Meilleur Auteur aux côtés de Guy Dermul pour *It's my Life* and *I do what I Want* ou la brève histoire d'un artiste européen du XXème siècle.

Ces dernières années il a joué notamment dans *Le Printemps des Barbares* (d'après Jonas Lüsher) mise en scène de Xavier Lukomski au Théâtre de Poche ; *Intérieur Voix* de Delphine Salkin (mise en scène et écriture collectives) au Rideau de Bruxelles ; *Etudes*, mise en scène de Françoise Bloch (écriture collective) au Théâtre National, Théâtre de l'Ancre et Théâtre de Liège ; *Rater Mieux Rater Encore*, projet et mise en scène et d'Hervé Piron (écriture collective) au Théâtre Varia et à Mars.

Il a été aussi l'œil extérieur des compagnies Tristero et Enervé sur le spectacle *Desperado*, texte de Willem De Wolf et Ton Kas, au Théâtre Varia et Théâtre de l'Ancre.

Nelly Latour - Assistante à la mise en scène

En 2013, elle intègre l'INSAS, à Bruxelles, en section mise en scène, développe son projet de fin d'études autour de la violence juvénile sous le regard bienveillant de Selma Alaoui (travail lauréat de la bourse Marie-Paule Delvaux-Godenne). Elle joue dans le spectacle *Heaven is a place where nothing ever happens* sous la direction de Stéphane Olivier de Transquiquennal.



En 2016, elle effectue un stage au TnBA où elle rejoint l'équipe de Laurence Cordier pour l'assister sur la mise en scène du *Quat'sous*.

En juin 2017, elle réalise un stage de production pour Mariedl ASBL, puis, co-met en scène *Mères Veilleuses* de et par Stany Paquay au Centre Culturel de Bastogne. En octobre 2017, elle aide Coline Struyf sur la dramaturgie de son spectacle, *Ce qui arrive*.

En juillet 2018, elle participe au Festival de Villeréal dans une écriture collective dirigée par Emilie Raymond qui s'intitule *L'Or de Soi*. Depuis novembre 2018, elle joue dans *Les trois M*, une création en cours de Coline Fouquet.

En février 2019, elle joue dans *Penthésilée*, mis en scène par Thibaut Wenger au Théâtre Océan Nord.

En décembre 2020, elle est un regard extérieur pour *Babebibobu*, la création *autour de l'écoféminisme* de Valentine Gérard et Francine Landrain.

La saison 2020-2021 lui permettra de jouer dans *Phèdre* au Théâtre des Martyrs, mise en scène par Pauline d'Ollone et Karine Pontiers. En ce moment, vous pourrez la découvrir dans *Les Femmes de Barbe-Bleue*, une écriture collective dirigée par Lisa Guez, qui a reçu le prix des lycéens et le prix du jury au Festival Impatience 2019 à Paris. Les bonnes nouvelles s'enchaînent puisqu'elle jouera prochainement dans *Celui qui s'en alla apprendre la peur*, la nouvelle création de Lisa Guez.

Interview de Olivier Boudon

Parmi tous les projets qui vous passent sous les yeux, qu'est-ce qui vous a donné envie de monter ce texte-là de Wolfram Lotz ?

Olivier Boudon : D'abord parce qu'il écrit super bien, et qu'il manie merveilleusement l'humour, surtout par rapport à des sujets aussi sensibles.

Ensuite, parce que j'ai trouvé très intéressante sa manière d'aborder le rapport de domination de l'Homme blanc sur le reste du monde. J'ai été touché par quelqu'un qui n'a pas de point de vue extérieur mais qui se prend lui-même comme objet d'étude : un Allemand moyen qui a envie d'écrire un récit d'aventure sans jamais avoir bougé de son bled. Wolfram ne donne pas de leçon, pas de grand point de vue moral sur le monde. Ça me parle.

Puis, en travaillant dessus, j'ai beaucoup aimé sa manière de parvenir à parler, avec beaucoup d'humour, de ce qui fait qu'aujourd'hui, après la fin de la colonisation, l'Occident a toujours un rapport culturel dominant par rapport au reste du monde. Il joue avec les clichés, les désamorce, et ça les rend ridicules.

Comment est-ce que vous, vous comprenez ce rapport de domination, justement ?

O.B. : Est-ce que la colonisation est bel et bien terminée ? On peut se poser la question. Edward Saïd¹ disait que l'Orient était une invention de l'Occident pour parler de lui-même, comme un faire-valoir. Comment est-ce qu'on construit l'Histoire ? De quel point de vue se place-t-on ? Il y a une vraie pauvreté d'information sur la colonisation. D'un point de vue global, la transmission qu'on donne sur la construction du rapport Nord-Sud est toujours ethnocentrée, et pas souvent juste.

Par exemple, je suis français, et dans le programme d'Histoire, l'Algérie, c'est un paragraphe, tout au plus deux heures de cours. Et encore, il faut voir ce qu'on en dit. Les profs ne sont pas toujours à l'aise avec la colonisation, parce que dans la société, ça reste tabou. Alors qu'aujourd'hui encore, la guerre d'Algérie, ça a des conséquences sur les rapports de domination entre les communautés en France. La manière dont on raconte l'histoire sert

aussi à construire les relations entre les gens dans le présent. Ce n'est pas anodin.

Un autre exemple est le musée d'Afrique centrale à Tervuren. Il a été rénové, certes, il est tout beau, mais quelle place a-t-on laissé au point de vue africain sur cette part de l'histoire ? La rénovation a été tellement cadencée, les Congolais n'ont pas eu beaucoup de liberté pour s'y exprimer. J'ai été le revoir, et pour moi, il y a quelque chose qui ne passe pas dans ce que ça devrait susciter comme réflexion critique.

Ce qui crée un vide, qui ne se transmet pas dans l'éducation scolaire, qui ne passe pas dans la transmission de la société, c'est quoi, selon vous ?

Je dis ça sans culpabiliser personne, mais on s'arrange trop avec l'Histoire. On devrait la raconter de plusieurs points de vue. L'Histoire, elle n'est abordée que d'un point de vue, le nôtre. On devrait aussi arriver à assumer beaucoup plus les choses. Ça commence à se faire, et je ne veux pas paraître donneur de leçon, mais je trouve qu'il y a quelque chose dans la transparence de la construction de l'histoire qui est éludé. Et ce n'est pas la faute des profs, ou des parents, parce que personne ne sait quoi faire avec tout ça. C'est compliqué, mais je trouve qu'il n'y a pas vraiment de volonté des pays européens de faire la lumière sur leur passé colonial. On le voit par exemple avec l'affaire de la restitution des œuvres d'art : les pays ne sont pas prêts à les rendre aux pays auxquels elles appartiennent. Ils se donnent des excuses mais c'est toujours de la domination culturelle.

Comment la pièce permet-elle d'aborder cette question sans tomber dans la culpabilisation, la lourdeur ou le pessimisme ?

O.B. : C'est un sujet difficile à aborder, c'est vrai, et ce qui est génial avec Wolfram, c'est qu'il le fait avec beaucoup d'humour. Ça permet d'en rire, puis de prolonger le débat un peu plus sérieusement. Lui, il ne donne pas un point de vue généraliste, mais il nous montre un type qui décide de creuser en lui, à travers une aventure qu'il imagine, dans le monde extérieur qu'il n'a jamais vu. Ce qui fait que c'est drôle aussi, ce sont les personnages, qui sont eux aussi vides, creux.

Justement, qui sont ces personnages ?

O.B. : Ce sont tous des personnages isolés, sans lien. Le jeune soldat était au chômage, sans diplôme, il vivait chez sa mère, et son adjudant-chef ne vit que pour ses missions, sans attache nulle part. Les personnages qu'ils rencontrent lors de la remontée du fleuve sont encore plus isolés. Cette solitude les rend fous ! Ici, dans notre monde occidental, on ne peut pas exprimer ça, on est dans des rôles sociaux, on se tient. Mais tout à coup, dans l'Ailleurs, loin, ils peuvent se laisser aller, et ils deviennent dingues. Il n'y a personne pour les regarder, alors ils se libèrent et ils explosent. Et ça nous montre tout ce qu'on est obligés de tenir tout le temps, nous, ici, parce que le rapport social l'oblige. En creux, on comprend ceci : ici, la pression sociale est telle qu'on est obligé d'aller à l'autre bout du monde pour lâcher.

D'où est partie l'idée de Wolfram Lotz d'écrire ce texte ?

O.B. : La pièce s'appuie sur un fait divers² qui est paru dans un journal allemand en 2010. Il s'agissait d'un cargo allemand qui avait été attaqué par des pirates somaliens, peu armés et peu aguerris au combat. Ils ont été ramenés en Allemagne pour être jugés à Hambourg, ce qui est illégal ! En dépit des lois internationales, les Occidentaux se sont permis de faire ça. Les dix pirates, dont plusieurs mineurs, sont arrivés dans ce tribunal allemand, sans rien comprendre, ni rien savoir de l'Allemagne. Cela a choqué l'opinion publique. Il faut bien se dire que si on faisait l'inverse, ce serait impossible, ce serait la guerre !

À la base, Wolfram Lotz n'a pas écrit une pièce de théâtre, mais un audio-drame, sans visuel. Pourquoi ? Qu'est-ce que ça change ?

O.B. : Le son est beaucoup plus propice au fantasme que l'image. Donc l'audio-drame, c'est un moyen de faire surgir le fantasme. Avec un simple bruit, l'imagination peut s'emballer, et de manière très personnelle, différente pour chacun. Et c'est l'effet recherché : la matière sonore est la plus propice pour créer l'Ailleurs, et susciter en même temps une

intériorité. Et on va garder cette intention-là dans la mise en scène bien sûr.³

Au début et à la fin de la pièce, on entend la corne de brume par exemple. C'est une image sonore forte. Il ne s'agit pas de faire de la morale, de dire « tout est pourri » ou « on est des cons », mais plutôt d'émettre un bruit qui tout à coup va traverser la brume. Le spectateur va repartir avec quelque chose qui aura été remué à l'intérieur, par ce bruit.

¹ L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident, Edward Saïd (publication originale en anglais en 1978, traduit en français aux Editions du Seuil en 1980)

² Pour en savoir plus, voici un article paru sur le site de Voices Of Africa en français : <https://www.voaafrrique.com/a/somali-piracy-trial-germany-tai-pan-109960694/1379109.html>

³ Pour en savoir plus sur la mise en scène, voir la section Dramaturgie

3 / QUELQUES ÉLÉMENTS D'HISTOIRE

Décolonisation ?

Ça commence où et quand, cette idée de certains pays de s'en approprier d'autres, plus faibles militairement, de leur faire la morale et de s'y servir comme dans son propre jardin ? La colonisation n'est pas née de la dernière pluie : elle semble aussi vieille que l'histoire de l'Homme sédentaire. Toutes les grandes puissances s'y sont adonnées : la Grèce antique, les Phéniciens, les Romains, les Arabo-musulmans, les Vikings, les Chinois, et enfin, last but not least, les Européens. C'est une histoire complexe et vaste, on ne va pas tout retracer ici, mais juste dessiner quelques grandes lignes.

Le bon Blanc

Des conquêtes de nouveaux territoires, vous allez me dire, c'est le propre même des grandes puissances. Oui, mais pas seulement. Avec les colonies, il y a une idéologie derrière : le colon est supérieur en force mais aussi en morale, en culture, en intelligence, en religion. Implication directe : l'indigène est un être inférieur, à peine mieux qu'un animal, auquel on va apporter les bienfaits de notre civilisation. Le bon Blanc vient éduquer le bon sauvage (et s'il prend un peu de richesses au passage, c'est bien normal, de toute façon l'indigène ne saurait pas quoi en faire). Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Se donner les moyens du bling bling

Si on s'intéresse à la responsabilité des pays européens actuels dans l'état du monde, on peut par exemple remonter à la découverte de l'Amérique, habituellement située en 1492 avec Christophe Colomb. À partir de là, on y va à cœur joie ! Pendant presque 500 ans, l'Europe se construit littéralement sur les richesses violemment volées au monde entier.

Comment croyez-vous qu'ont été financé, le Palais de Justice de Bruxelles, le Cinquantenaire, les serres de Laeken ? Certainement pas sur nos ressources en betteraves rouges et en patates ! Voici ce que disait Léopold II, notre monarque mégalomane, vers 1900 : « Nos frontières ne pourront jamais s'étendre en Europe. Depuis que l'histoire nous apprend que les colonies sont utiles, qu'elles jouent un grand rôle dans ce qui peut faire la puissance et la prospérité

des États, il est temps pour nous d'en avoir une également »⁴. Un homme moderne, quoi !

Question subsidiaire : si on remplaçait le mot *colonie* par le mot *multinationale*, *délocalisation au Bangladesh* ou *compte secret aux Caïmans*, serait-ce choquant aujourd'hui ?

#balancetoncolon

En tout cas, Léopold II ne s'est pas trop pris la tête sur cette considération éthique, et s'est approprié le Congo, le Rwanda et le Burundi. Le reste du monde « sous-civilisé » a été partagé principalement entre l'empire britannique et l'empire français, avec quelques morceaux pour l'Espagne, le Portugal, l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Italie. Et pendant un moment, la relation dominant-dominé, ça roule. Mais le monde change, les deux guerres mondiales passent par-là, les grandes puissances sont affaiblies et les États-Unis, nouvel acteur de poids sur la scène internationale, eux-mêmes ancienne colonie britannique, sont plutôt en faveur de l'indépendance des peuples. Un peu partout, des voix s'élèvent dans les colonies, soutenues par les pacifistes occidentaux. L'Inde, l'Indochine, le Liban, la Syrie.

En Belgique, pourtant, en 1958, on expose encore des nègres en pagne au pied de l'Atomium, avec un écriteau qui demande de ne pas les nourrir, comme au zoo. À croire qu'on n'a pas entendu parler de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme (1948), pourtant bien une invention de Blancs supérieurs...

Petit à petit le reste de l'Asie et l'Afrique accèdent, avec plus ou moins de violence, à la décolonisation, et le Congo arrachera son autonomie en 1960. Parfait, chacun est chef chez soi, indépendance ! C'est la fin de la domination. Vraiment ? Mais qui décide des limites de ce « chez soi » ? Qui exploite les richesses du pays ? Et d'où sort le chef ? Question importante, car si ce nouveau chef n'est pas prêt à collaborer avec ses anciens patrons, d'un coup de baguette magique, abracadabra, comme Lumumba, il disparaîtra ! (Disons qu'un bidon d'acide, ça aide⁵)

⁴ Notes de Léopold II citées dans Il pleut des mains sur le Congo : contexte et témoignages sur la période coloniale, par Marc Wiltz (Editions Magellan, 2015)

⁵ Pour en savoir plus sur l'assassinat de Lumumba par les militaires belges au Congo, voir le film Lumumba, de Raoul Peck. Il est aussi très in-

Colonisation 3.0

Cet épisode de l'histoire du monde, qu'on pourrait croire terminé, se joue en fait en trois manches : colonisation, décolonisation, et néo-colonisation. C'est-à-dire qu'on fait semblant de lâcher le morceau, mais en fait, on garde la mainmise économique (voire plus si affinités) depuis l'extérieur. Un exemple parmi mille ? Des années après l'indépendance du Congo, la Société Générale de Belgique contrôlait encore plus ou moins 70% de l'économie congolaise. Aujourd'hui, les Chinois (et tant d'autres) y ont mis leur grain de sel, mais ce qui est sûr, c'est que ces immenses richesses ne terminent pas dans les écoles, les hôpitaux et les routes congolaises. Et les mines du Kivu et du Katanga⁶, ce n'est pas de la pacotille...

De manière plus structurelle, c'est aussi la question de la dette injuste⁷ des pays anciennement colonisés qui les rend encore très dépendants aujourd'hui de la Banque Mondiale et les empêche de s'en sortir. La néo-colonisation est donc économique et financière, mais comment se révolter contre des actionnaires invisibles et des multinationales tentaculaires ?

intéressant d'écouter son discours qui dérange, le jour de l'indépendance, devant le roi Baudouin (30 juin 1960) <https://www.youtube.com/watch?v=BG-B8eQSLAGE>

⁶ Voir à ce propos le passionnant Katanga Business, du belge Thierry Michel, ou au moins l'interview (9') du réalisateur faite par Cinergie.be (<https://www.dailymotion.com/video/x8m5zq>)

⁷ La question de la dette est complexe et mérite aussi en elle-même un traitement plus en profondeur. Deux pistes : le site de la CADTM (Comité d'abolition des dettes illégitimes) et la chanson de Tiken Jah Fakoly, L'Afrique doit du fric.

POUR LES PROFS

La Belgique et le Congo : notre histoire commune

Après avoir été une propriété personnelle du roi Léopold II, le Congo est devenu une colonie belge, colonie dont les richesses ont été pillées pour servir à enrichir notre pays et à embellir Bruxelles. Le sujet est vaste et mérite d'être abordé en profondeur, bien sûr.

Pour une entrée en matière, voici un **documentaire de Arte** intitulé *Décolonisations : l'apprentissage (1/3)* avec des images et témoignages d'époque, qui traite de la décolonisation en général, et aborde entre autres le Congo (à partir de 7'30). À contre-courant de l'histoire officielle des colonisateurs, cette fresque percutante inverse le regard pour raconter, du point de vue des colonisés, cent cinquante ans de combat contre la domination, et faire résonner au présent un déni qui perdure. <https://www.arte.tv/fr/videos/086124-001-A/decolonisations-1-3/?fbclid=IwAR3OAXoNfC-ImGnO4FS-bsGCHaIT-ITk4pQpmx9n18HaEKU3CNSDUYOHfJak>

Pour ceux qui veulent approfondir le moment de transition entre la colonie et l'indépendance, et la responsabilité belge dans l'échec de l'État démocratique congolais, le film *Lumumba* (2000) de Raoul Peck retrace l'histoire vraie d'un des épisodes les plus douloureux de notre passé commun. Pour l'accompagner, un dossier pédagogique de questions, réponses et explications historiques est proposé sur le site des Grignoux : <https://www.grignoux.be/dossiers/106>

Enfin, pour boucler la boucle, on ne peut que recommander une visite critique et éclairée du **musée Africa de Tervuren**. Le musée propose notamment une visite guidée pour les 16-18 ans intitulée *Histoires complexes, mémoires connexes*, ainsi qu'une visite interactive pour le 14-18 ans autour du thème *Ressources en Afrique, bénédiction ou malédiction ?* Au-delà de ces visites guidées (payantes), il est intéressant de susciter chez les jeunes des questions critiques :

- Est-ce que ce sont des Belges ou des Africains qui sont guides et qui travaillent dans le musée ?

- Le musée a voulu se réinventer pour être plus contemporain : quelle image montre-t-il de l'Afrique en général, et de l'Afrique contemporaine en particulier ?

- En visitant le musée, avez-vous l'impression que la Belgique assume son passé ? Avez-vous l'impression qu'elle donne un autre point de vue que le sien sur l'Histoire ? Si oui, ou non, par quels détails ou informations le remarquez-vous ?

Changement de perspective :
création d'un musée de la Belgique à Kinshasa

Par groupes de trois, vous êtes envoyés en mission au Congo en tant que spécialistes pour y ouvrir un musée de la Belgique. Pour le créer, répondez ensemble aux questions suivantes. Vous pouvez vous aider du plan du musée Africa de Tervuren, pour imaginer les différentes sections et vous inspirer.

- Qu'est-ce qui représente la Belgique et sa culture ? Quels seraient les différentes parties du musée ? Que va-t-on y montrer ? Et comment ?

- Quelle sera votre stratégie pour vous assurer que le musée répondra à un intérêt de la population congolaise ?

- Comment allez-vous intégrer l'histoire commune de la Belgique et du Congo dans l'exposition ?

- À quoi allez-vous faire attention pour ne pas retomber dans le rapport dominant-dominé dans votre manière de créer le musée ?

« Le sanglot de l'homme blanc » :
lecture critique

Ce livre de Pascal Bruckner date de 1983 a pour sous-titre : « Tiers-Monde, culpabilité, haine de soi ». Tout un programme, qui a d'ailleurs inspiré les politiciens des deux bords et nourri la polémique concernant notre position d'homme blanc par rapport aux pays dits du Tiers-Monde.

Quarante ans plus tard, où en est la culpabilité des Occidentaux à l'égard des dégâts de la colonisation ? Quelles sont nos culpabilités actuelles ? À quoi servent ces culpabilités ? Les pauvres sont-ils toujours les mêmes ? La Chine et d'autres pays émergents offrent-ils de nouveaux modèles de développement, en Afrique notamment, beaucoup plus décomplexés ? Qu'en pensez-vous ?

Pour réfléchir à ces questions, on peut proposer aux jeunes (et moins jeunes) la lecture du livre *Le sanglot de l'homme blanc* lui-même ou des extraits pertinents, et l'accompagner de l'article du Monde sur celui-ci, trente ans plus tard, pour enfin prolonger la réflexion jusqu'à aujourd'hui.

https://www.lemonde.fr/idees/article/2008/08/14/le-sanglot-de-l-homme-blanc-par-philippe-bernard_1083679_3232.html

Caoutchouc rouge, rouge coltan

En bonus, une pépite pour rattraper tous les cours d'histoire ratés : **un film d'animation** tout récent (2019) réalisé par un Belge, Jean-Pierre Griez ! Résultat de cinq années de travail, de recherches et d'investigation, il met en évidence d'une très jolie manière le fil continu entre la colonisation, la décolonisation et l'exploitation actuelle des ressources en RDC. Tout ça en partant d'une ado belge d'origine congolaise qui fait un travail de recherche pour l'école. Une pépite, on vous dit !

La guerre en Afghanistan

L'Afghanistan, ça fait tellement longtemps qu'on en entend parler au JT qu'on a l'impression qu'il a toujours été en guerre... Et pourtant, il fut un temps (que les moins de quarante ans ne peuvent pas connaître) où les rires des femmes résonnaient dans les ruelles animées de l'antique Kaboul, où les enfants jouaient dans les vallées vertes et tranquilles, où les hommes contemplaient sereinement les montagnes enneigées de l'Hindu Kuch...

Mais alors, que s'est-il passé pour que ce pays magnifique, carrefour central de l'Asie, s'enlise à ce point ?

Les Khmers Rouges rêvent des mers du sud

On est en décembre 1979, en pleine guerre froide. L'URSS cherche à étendre son influence géopolitique, mais se sent coincée notamment par le manque d'accès aux océans. Au Nord, la mer est gelée une grande partie de l'année. Et via la mer Noire, sa flotte est forcée de passer d'abord par différents détroits (Istanbul, Gibraltar, le canal de Suez), et donc autant de points sensibles, pour avoir accès au reste du monde. Dès lors, soutenir les communistes en Afghanistan, c'est faire d'une pierre deux coups : mettre de son côté un pays de plus, et se rapprocher de la mer d'Arabie...

Ni une ni deux, les Soviétiques envahissent le pays, volant au secours des nouveaux dirigeants communistes de Kaboul qui viennent de gagner la révolution. Et qui revendiquent les territoires Pachounes au Pakistan (tiens, ça tombe bien, justement ceux qui sont en ligne droite vers la mer !). En face d'eux, les Moudjahidin afghans, opposés au régime communiste, et le Pakistan bien sûr, qui ne compte pas se laisser grignoter si facilement, soutenu par les États-Unis.

Capitalistes et Islamistes, même combat ?!

Loin de fonctionner, cette stratégie soviétique va en fait accélérer sa chute. Parce que ce que les Russes n'avaient pas prévu, c'est le renfort de combattants arrivés de l'étranger pour soutenir les Moudjahidins. Entrent en scène les islamistes, venus tout droit d'Arabie Saoudite, appuyés eux aussi par les Américains (si, si !). Big up pour Oussama ben Laden ! Et là, c'est le début de la fin pour l'Union

Soviétique, qui se retire du front afghan en 1989, avant de s'écrouler complètement deux ans plus tard. Et c'est aussi le début du début de l'islamisme international et de la montée en puissance d'Al-Qaida...

Les Blocs tombent, le conflit reste

Il reste qui en Afghanistan en 1989 ? Les communistes locaux, contre les Moudjahidin. Une guerre civile, donc, officiellement. Même si l'URSS continue à soutenir le régime qu'elle a laissé en place, et que les islamistes sont financés par le Pakistan, les États-Unis et l'Arabie Saoudite. Les communistes tiendront encore trois ans, au bout desquels le président démissionnera, pour laisser sa place à la coalition Alliance du Nord, regroupant tous les chefs de guerre afghans, dont le fameux commandant Massoud.

Tous les chefs de guerre, sauf un : Gulbuddin et son groupe Hezb-e-Islami, irréductible rebelle mécontent, qui le fait savoir à coup de bombardements intenses sur les villes. Ambiance explosive qui détruira la majeure partie de la capitale et de Kandahar. C'est la deuxième phase de la guerre civile, qui forcera des millions d'Afghans à fuir vers le Pakistan et ailleurs.

Les chefs de guerre contre les purificateurs

Dans cette grande foire à l'empoigne entre seigneurs de guerre corrompus, on n'y voit plus très clair. C'est alors, en 1994, qu'entrent dans l'espace militaire des porteurs de lumière : les Talibans (en persan, *étudiants en religion*) qui promettent à la population de rétablir une société islamique pure, droite et honnête. Les civils, épuisés par plus de quinze ans de guerre, y voient l'espoir de paix le plus réaliste, et les soutiennent largement. Et en effet, là où les Talibans s'imposent, ils sécurisent les routes, le commerce peut reprendre sans racket permanent, et l'état de droit s'installe, basé sur la Charia. On coupe les mains des voleurs et on lapide sur la place publique, mais au moins, la terreur remet un peu d'ordre ! En deux ans, ils réussissent à prendre Kaboul, avec le soutien décisif du Pakistan, qui espère bien pouvoir renvoyer chez eux les trois millions de réfugiés afghans, et stabiliser le pays voisin pour le bien de son commerce extérieur.

La fleur de pavot au bout du fusil

Les Talibans installent donc leur gouvernement dans la capitale et tiennent la majorité du pays et un soutien populaire. Très bien, alors c'est la fin de la guerre ? C'est-à-dire qu'on l'imagine bien, le commandant Massoud n'est pas exactement un bon perdant... Et c'est sans compter sur le petit problème du trafic d'opium qui a largement financé les si purs Talibans... Puis il y a ces attentats terroristes qui commencent à se multiplier à l'étranger, dans des ambassades américaines... Bref, les Talibans ne se font pas que des amis. L'ONU s'en mêle et leur somme d'arrêter la production d'opium et l'entraînement de terroristes, sans beaucoup d'effet. L'Iran, de son côté, envoie des armes à son copain Massoud pour qu'il reprenne le pouvoir. On s'enlise, on s'enlise...

(Accessoirement, la population afghane n'a plus droit à aucun divertissement culturel, aucune musique, aucun jeu ; les femmes ne peuvent plus aller à l'école secondaire ni travailler et doivent se promener en burqa quand elles peuvent sortir, mais ça, l'ONU s'en fout).

Représailles des cow-boys

11 septembre 2001, les tours jumelles s'effondrent. Apparemment, un coup du bon vieux pote des Américains du temps de la guerre froide, Oussama ben Laden. Ni une ni deux, le président américain Georges Bush s'élanche alors dans une guerre contre un ennemi invisible : le terrorisme international. Ses troupes s'engouffrent en Afghanistan, avec l'aide d'une coalition d'autres pays occidentaux. Objectif triple : attraper Oussama, démanteler Al-Qaïda et renverser le pouvoir Taliban en place. La guerre la plus coûteuse de l'histoire des USA. Treize ans de présence armée, avec des pics de 100 000 soldats déployés, ça coûte un bras. Enfin, pas le bras de Bush, heureusement.

Tout ça pour ça...

Résultat de cette stratégie militaire censée, à terme, apporter plus de paix : c'est toujours la guerre 20 ans plus tard ! La coalition de l'OTAN s'est retirée en 2014, pour laisser place à un gouvernement local fragile, que les Talibans, l'État Islamique⁸ et d'autres

rebelles n'ont pas cessé d'attaquer. Voilà voilà. En attendant, on estime les réfugiés afghans à 6 millions (dont 5% sont venus jusqu'en Europe), on ne compte plus les litres de sang versé, et le pays est un champ de ruines en proie aux attentats djihadistes. Les Occidentaux ont bien fait d'aller y apporter leur sens moral aigu de la réconciliation et de la justice, beau boulot.

8 autre vision que la sienne. L'autre grande différence réside dans le fait que les Talibans sont afghans et veulent seulement libérer l'Afghanistan de l'occupation étrangère, c'est tout. Alors que l'État Islamique est composé d'étrangers ayant rejoint la Syrie pour faire le djihad, et vise à imposer un califat international en multipliant les attentats terroristes partout. Pour eux, l'Afghanistan n'est qu'un pays de plus à occuper.



Bruxelles, Exposition Universelle 1958

POUR LES PROFS

Délocalisation de l'horreur : où, pourquoi, comment ?

Voici un extrait des propos de Pascal Paul-Harang, qui a traduit la pièce de l'allemand au français :

"Les Ridicules ténèbres de Wolfram Lotz nous racontent la folie de notre univers mondialisé qui s'échine toujours à délocaliser l'horreur, à l'exporter là où plus personne ne la voit : dans les ténèbres, dans la nature sauvage, aux confins de l'Hindou-Kouch. Ce qui était le Congo chez Conrad et le Vietnam chez Coppola est chez Lotz l'Afghanistan. Et l'auteur de déployer cette zone de crise comme le grand écran sur lequel nous venons projeter notre incompréhension, nos préjugés et nos clichés."

Après la lecture de cet extrait, on peut essayer de comprendre son propos et de l'approfondir, sur base d'une carte du monde vierge et avec des outils de recherche, par groupes de deux ou trois.

- Où l'Occident délocalise-t-il l'horreur ? Donnez cinq exemples concrets, et localisez-les sur la carte du monde. (Fabrication des vêtements, des chaussures, des sacs, extraction de l'or, du diamant, du lithium, du cobalt, de l'uranium, plantation de caoutchouc, d'huile de palme, de coton, de fleurs décoratives...)

- Pourquoi ? Quels sont, pour l'Occident, les avantages d'un tel système mondial ?

- Comment ? Par quels moyens peut-on imposer cela ? Comment se fait-il que les pays « victimes » ne s'y opposent pas ?

Après une mise en commun avec tout le groupe, une discussion collective peut être ouverte sur les raisons profondes d'un tel état de fait :

- Qu'est-ce qui nous fait croire qu'on a le droit, en tant qu'Européens, de jouir d'un confort construit sur la misère du reste du monde ?

- Qu'est-ce qui, dans notre histoire, nous conditionne à accepter cela ?

- Quels sont les messages et clichés véhiculés dans notre société pour nous convaincre que cet état de domination est normal ?

- Pourquoi est-ce que nous, on ne s'y oppose pas ?

- Comment pourrait-on s'y opposer, si on le voulait ?

Le conflit des Balkans

Quand on vous dit *Balkans*, vous, vous imaginez quoi ? Des personnages de films à la Kusturica ? La mafia albanaise ? Une musique de cuivres entraînants qui donne envie de taper du pied ? Des femmes Roms aux longues tresses et aux jupes colorées ? La guerre au Kosovo ? C'est encore une zone du monde qui charrie son lot de clichés, et dont on connaît en général bien peu...

Le puzzle des Balkans

Tout le monde sait plus ou moins que ce mot désigne la péninsule d'Europe du Sud-Est, mais qui peut être précis sur les pays et les groupes culturels concernés ? Essayons d'y voir plus clair. On accepte généralement que les pays suivants en font partie : Albanie, Bosnie-Herzégovine, Bulgarie, Grèce, Kosovo, Macédoine, Monténégro. S'ajoutent à cela, des régions des pays limitrophes : Croatie, Serbie, Slovaquie, Roumanie, Turquie. Qu'ont-ils en commun ? L'héritage d'un passé commun, malgré les différences de langues et de religion. Tous ont vécu successivement sous la civilisation hellénistique, l'Empire byzantin, les migrations slaves, l'Empire ottoman et les dictatures communistes durant la guerre froide.

L'ex-Yougoslavie, berceau en patchwork du conflit

La première Yougoslavie, créée en 1918, c'est un peu comme la Belgique : une monarchie constitutionnelle, regroupant des gens assez différents, au niveau religieux, linguistique et économique. Des Catholiques, des Orthodoxes et des Musulmans. De langue serbo-croate, albanaise, slovène ou slave. Des provinces plus riches, d'autres plus pauvres. A la différence que leur pays est créé de toutes pièces par les traités d'après-guerre, de manière artificielle, sans demander leur avis aux peuples concernés. Un grand classique post-conflit. Au début, ça marche pas mal, mais quand le premier roi meurt, celui qui lui succède, Alexandre 1er, se croit plus inspiré que son prédécesseur et vire dictateur, ce qui n'annonce rien de bon. Quand il finit assassiné, c'est son fils de onze ans qui prend la relève, sous tutelle.

Mal choisir son camp

Pendant la deuxième guerre mondiale, c'est compliqué pour la Yougoslavie. Au départ, elle s'aligne sur l'axe fasciste, en espérant être ainsi pro-

tégée. Cette décision de signer avec les nazis n'est pas bien vue de la population, et des officiers serbes de l'armée nationale se révoltent par un coup d'État. La réaction d'Hitler ne se fait pas attendre : il attaque la Yougoslavie en 1941 et avance jusqu'en Grèce par le même coup. Aussi vite, le gâteau yougoslave est partagé : un bout pour l'Allemagne, un bout pour l'Italie, un bout pour la Hongrie, et quelques morceaux indépendants. En même temps, les Oustachis, des Croates fascistes, ouvrent des camps de concentration pour exterminer dans l'ombre des milliers de Serbes et de Juifs yougoslaves. De quoi alimenter la haine...

Tito, père de la patrie

Fin de la guerre, le pays morcelé est libéré, et récupéré par le maréchal Tito, chef du parti communiste local, qui met fin définitivement à l'idée de monarchie en Yougoslavie. Il s'auto-proclame président à vie d'une fédération de six républiques. Plus besoin d'élections, c'est pratique. Il ne s'allie pas pour autant avec l'URSS durant la guerre froide, mais choisit de rester neutre. Ça semble assez sage, à première vue, mais par ailleurs, Tito, leader charismatique, installe une dictature communiste en bonne et due forme. Et il restera au pouvoir jusqu'à sa mort, en 1980, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

L'homme de fer tombe, la violence s'élève

Il faudra une dizaine d'années après la mort de Tito pour que les tensions ethniques atteignent à nouveau leur apogée. Étonnant ? Pas vraiment, quand on se rappelle que ces différentes populations n'ont jamais elles-mêmes choisi de vivre ensemble, et que toutes les velléités culturelles nationalistes d'après-guerre ont été muselées d'une main d'acier durant quarante ans de dictature. Il y a de quoi nourrir des rancunes, les frustrations et des idées d'indépendance...

De 1991 à 2001, le pays explose donc, au propre comme au figuré. C'est d'abord la Slovaquie, la Croatie, la Bosnie-Herzégovine et la Macédoine qui déclarent leur indépendance. Mais les Serbes, majoritaires dans l'armée fédérale, n'entendent pas lâcher l'affaire ainsi. Slobodan Milosevic, nationaliste serbe, rassemble les siens pour faire s'abattre la violence sur les nouveaux indépendants. Pendant dix ans,

chaque soir au JT, les familles d'Europe du Nord regardent le bain de sang sur leur petit écran en avalant leur souper.

Fin du démantèlement

Slobodan Milosevic finit par être arrêté par l'ONU en 2000, et jugé par le TPIY⁹ pour crime de guerre et génocide, mais il mourra en prison avant d'entendre son jugement. Le Kosovo, principalement peuplé d'Albanais musulmans, et le Monténégro, auront encore besoin de plusieurs années pour sortir de la Serbie, se stabiliser et gagner la reconnaissance internationale. Aujourd'hui, qu'en reste-t-il ? Une certaine Yougonostalgie, parfois, et beaucoup d'opacité sur les raisons réelles de cette guerre dont, encore vingt ans après, on a bien du mal à démêler les enjeux et les responsabilités...

POUR LES PROFS

Lecture de carte : le cas de l'ex-Yougoslavie

Comme on l'a vu, la Yougoslavie a été créée par un traité international entre les grandes puissances à la fin de la première guerre mondiale, sans consulter les populations concernées. Pour se rendre compte de l'absurdité d'un tel traité, il est utile de se pencher sur un atlas.

Le Monde Diplomatique fournit une série de cartes chronologiques très bien faites qui peuvent servir de base à une discussion sur la délimitation des frontières et les motivations à créer un nouvel État. <https://www.monde-diplomatique.fr/cartes/yougoslaviemdv49>

Pour ceux qui préfèrent, voici une petite vidéo (5'), intitulée « Comprendre les origines de l'inévitable éclatement de l'ex-Yougoslavie » qui donne un accès visuel au conflit, sur base de cartes : <https://www.youtube.com/watch?v=LyteLPglqDA>

On peut aussi regarder un extrait du JT du 12 avril 1999 (6'), durant la guerre du Kosovo, dans les archives de l'INA (Institut National de l'Audiovisuel français) qui termine sur une remarque pertinente : cette guerre au Kosovo ne sera certainement pas la dernière, si on ne parvient pas à dessiner des frontières acceptées de tous. <https://www.youtube.com/watch?v=Mxhk2a284nQ>



Le conflit autour de l'extraction du coltan en Afrique

PELLETIER : Mais quel travail font les gens ici ?

LODETTI : Ils font la culture du coltan dans les forêts, dans ce pays on est loin de pratiquer une culture raisonnée. Le coltan est utilisé dans la fabrication de téléphones portables, il y a des entreprises européennes qui donnent beaucoup d'argent pour ça, et si nous n'étions pas là pour surveiller la récolte, les Talibans feraient main basse sur ces revenus.

PELLETIER : Ça veut dire que ce poste a été construit ici pour ça ?

LODETTI : Oui, pour quelle autre raison aurait-on la bonne idée d'établir un poste ici, dans ces régions sauvages ?

Le coltan, jamais entendu parler ? Pourtant, à coup sûr, vous en portez sur vous. Il s'agit d'une combinaison de deux métaux rares, la colombite et la tantalite. Généralement, on ne la porte pas en bijou, mais bien dans son smartphone. Sans leur alliage avec la tantalite, les autres métaux rouilleraient, ou pire, surchaufferaient et prendraient feu dans les composantes électroniques. À peine un demi-gramme, mais ça change tout. D'abord pour votre téléphone. Ensuite pour les actionnaires des grandes multinationales qui vendent le coltan. Et enfin, pour les pays où on peut le trouver.

Le plus grand pays producteur mondial ? La République Démocratique du Congo. Avant les années 2000, déjà, ça creusait pas mal. Mais avec l'explosion du smartphone, de la tablette, et de tous les gadgets électroniques, la demande de coltan a flambé, et son prix aussi ! De quoi attirer du monde dans le Kivu, région à l'est du Congo. Du monde, et des convoitises. Déjà dans les mines légales, ce n'est pas joli joli, avec des enfants au travail, des conditions indignes, des salaires de misère. Mais à côté, comme si ça ne suffisait pas, il existe aussi des mines illégales, alimentant des trafics internationaux, qui profitent aux armées des voisins¹⁰ (Rwanda, Burundi, Ouganda) mais aussi à des entreprises ayant pignon sur rue chez nous.

Les grandes marques de smartphone, les constructeurs de consoles de jeux vidéo, les fabricants de voitures électroniques, si clean pour l'environnement...

Il y a ce qu'on imagine, la misère des mines à la Germinal, proche de l'esclavagisme. Puis il y a ce qu'on n'arrive même pas à imaginer. Une guerre permanente depuis deux décennies qui a fait 6 millions de morts, l'équivalent de la moitié de la population belge. L'enrôlement d'enfants-soldats¹¹ qui n'ont pas d'autre choix. Le viol de femmes, d'enfants et de bébés comme arme de guerre. Alors, pourquoi on n'en parle jamais ? À votre avis ?

¹⁰ Informations extraites de La responsabilité sociale des entreprises dans le secteur minier, réponse ou obstacle aux enjeux de légitimité et de développement en Afrique ? sous la direction de Bonnie Campbell et Myriam Laforce (PUQ, 2016)

¹¹ Voir à ce propos le film *Rebelle*, de Kim Nguyen (2012) qui raconte l'histoire d'une enfant prise comme enfant-soldat dans l'armée de guerriers rebelles autour d'une mine de coltan. Une belle histoire d'amour et de résilience, en fait, plutôt qu'un film sur l'horreur des mines.

POUR LES PROFS

Retour sur l'extrait de la pièce : une confusion choisie

Dans la pièce, Wolfram Lotz parle de culture du coltan dans la forêt, sous menace des Talibans afghans. Or c'est un métal qui s'extrait au fond de la terre en Afrique. Est-ce une erreur ? On peut raisonnablement penser qu'au contraire, c'est une manière de nous dire quelque chose. À votre avis, pourquoi met-il dans la plume de son narrateur une confusion aussi grotesque ? Que dénonce-t-il par-là ?

Faisons le test, tiens. Une carte du monde vierge, avec éventuellement juste les lignes de frontières. Sans aucune aide extérieure, chacun est invité à y placer : les Talibans, le Kivu, la Serbie, la Palestine, l'État Islamique, la Somalie, le Bangladesh et l'Iran, par exemple (on peut adapter en fonction de l'actualité). Quelles sont les difficultés rencontrées ? Y a-t-il des éléments plus faciles à placer que d'autres ? Pourquoi ?

Discours du Docteur Denis

Mukwege à l'ONU

Ce docteur congolais qui recoud les femmes et enfants victimes de violences sexuelles lors des conflits liés à l'extraction des ressources minières dans son pays a reçu le Prix Nobel de la Paix en 2018. A cette occasion, lors de son discours devant les chefs d'États, il dénonce l'extrême pauvreté de sa population et les crimes dont nous nous rendons complices en consommant les yeux fermés. C'est à voir absolument, notamment les quatre minutes à partir de 8'53 (par exemple ici : <https://www.youtube.com/watch?v=Q5xLEB3eD5Q>)

On peut passer deux fois cet extrait du discours et demander aux élèves de noter les phrases chocs, puis les écrire au tableau et y réfléchir ensemble. Quelle est notre part de responsabilité ? Est-on complice quand on achète des objets ? Est-on complice quand on sait et qu'on se tait ? Comment sortir de l'impuissance ? Qu'est-ce qu'on peut faire, ou arrêter de faire, pour soutenir un changement ?

On a tous du sang sur les mains : la preuve en images

Plusieurs documentaires ont été tournés sur le sujet. *Blood on the mobile*, réalisé par le Danois Frank Poulsen en 2010, a été traduit en français, et met en évidence la responsabilité des fabricants de portable, en partant de Nokia jusqu'au fond des mines. *Du sang dans nos portables* a été tourné par le français Patrick Forestier en 2007, qui démarre lui avec les chefs rebelles au Kivu et remonte la filière jusqu'en Chine. L'assez insoutenable *Unwatchable* aborde la question du viol comme arme de guerre en quelques minutes d'une grande efficacité. Tout cela se trouve gratuitement en ligne, et est repris sur ce site très fort : www.portablesdusang.com. Il propose aussi plusieurs pistes d'actions pour le consommateur, ouf, après tout le reste, ça fait du bien.

Sortir de l'impuissance : des pistes concrètes

La RDC, c'est loin, le portable, on en a besoin, et tout le monde n'a pas l'âme d'une Greta Thunberg pour dénoncer les injustices du monde. Alors que faire pour ne pas tomber dans le défaitisme, la dépression ou l'indifférence ?

Par groupes de 3 ou 4, recherchez des idées d'action à votre portée, en étant les plus créatifs possibles. On cherche des pistes sérieuses ou délirantes, en contact direct avec les gens ou via internet, pour les enfants, les jeunes, les vieux, les riches ou les pauvres. Partez dans tous les sens pendant trente minutes. Le lendemain, on met en commun, et on essaie de regrouper les idées par catégories pour y voir plus clair. Et finalement, on peut choisir quelques idées à mettre en pratique, seul ou avec tout le groupe, pour apporter un changement à notre échelle. Humour bienvenu !

4/ THÈMES QUI TRAVERSENT LE SPECTACLE

L'ethnocentrisme

L'ethnocentrisme, c'est quoi ? C'est comme l'égo-centrisme, mais version collective. On se regarde le nombril, et tout ce qu'on voit à l'extérieur, on le ramène à soi comme si on était le centre du monde. De manière plus complète, on pourrait dire que c'est la tendance à trouver que nos normes et nos valeurs sont universelles (nous sommes normaux, et nous avons tout compris à la vie) et à s'en servir pour analyser et juger les autres sociétés (qui sont sous-développées et inférieures, et dont le but doit forcément être de s'élever pour nous ressembler).

Et concrètement, ça donne quoi ? On en trouve quelques extraits éclairants dans le spectacle. Cela commence, bien sûr, avec le discours de défense du pirate somalien jugé en Allemagne, qui tient des propos qu'on sent bien qu'on a du mal à juger avec nos critères, et qu'on juge pourtant. Et ça continue avec la rencontre de Lodetti, le casque bleu italien qui protège les mines de coltan, et qui s'accroche à la propreté comme à un dernier rempart de civilisation contre le chaos sauvage.

"Lodetti s'était accroupi et avait ramassé dans l'herbe l'emballage de cellophane d'une barre chocolatée.

LODETTI, hystérique : Combien de fois j'ai dit à ces gens qu'ils devaient jeter leurs déchets dans le fleuve, et non pas dans le pré ! Ces barbares, ils ne comprennent rien ! Ils ne comprennent rien ! C'est complètement dingue ! On ne peut quand même pas se comporter comme ça !"

Questions à cinq centimes : qui a apporté ces emballages en plastique dans cette région reculée ? Est-ce un signe de supériorité que de créer des déchets en plastique qu'on n'arrive pas à éliminer ensuite ?

Wolfram Lotz joue aussi avec les codes, et il renverse la perspective ethnocentrée pour nous faire voir certains aspects du barbarisme de notre propre culture, comme s'il empruntait les lunettes d'un autre, avec une délicieuse auto-dérision... Nos andouillettes, si elles étaient préparées par des Vietnamiens, pourraient apparaître comme ça :

"Il y avait bien eu dans le camp des rumeurs incessantes selon lesquelles certains indigènes pourraient être carnivores, mais il convenait d'être prudent avec ce genre de choses, car après tout dans le Kondôz on raconte les histoires d'horreur les plus in-

vraisemblables. C'est ainsi qu'on entendait la rumeur incessante que les indigènes auraient abattu un potamochère, lui auraient arraché les viscères, auraient haché la pauvre créature et ensuite, comme pour s'en moquer, l'auraient bourrée dans ses propres boyaux arrachés. Puis on aurait cuit ces tuyaux et on les aurait dévorés.

(Un moment).

Mais même si cette histoire est totalement imaginaire, elle nous raconte pourtant quelque chose : elle nous parle de ces régions sauvages, de la cruauté de la Nature."

L'auteur va encore plus loin : il met en scène son propre ethnocentrisme, dans un extrait où le narrateur se raconte en train d'écrire la pièce. Ici, il ne s'agit pas de race, mais de genre, conditionnement inconscient plus proche de son contexte. Il est un homme, qui parle en se centrant sur une vision des hommes.

"Tout à l'heure, au repas de midi, j'ai raconté à ma mère ce qui se passe dans la pièce et de quoi elle parle. Au bout d'un moment, elle m'a demandé (entre autres) : « Et il n'y a pas de femmes ? ». C'est bien la première fois que je m'en rends compte ! C'est vraiment débile (et déprimant) que je me bricole encore une histoire et que tous les intervenants, tous les personnages parlants soient des hommes et que les femmes doivent se taire ou plutôt n'apparaissent même pas. Cela montre à quel point on est limité dans sa façon de penser en fin de compte, et quelle image du monde et de la société on a, alors que c'est contre de telles idées qu'on doit écrire en permanence.

Mais ce qui m'a presque encore plus effrayé, c'est que ce soit comme ça et que je ne le remarque même pas."

Ce que Wolfram Lotz nous montre ici, au travers de son narrateur, c'est que nos filtres sont tellement intégrés qu'on ne les voit même pas, si quelqu'un ne nous les fait pas remarquer. Ici, c'est sa mère, une autre femme, qui lui fait voir ses limites par rapport à cette idée qu'une femme ne peut pas avoir sa place dans ce genre d'histoire. De la même manière, on pourrait se demander si on n'a pas besoin d'un Autre (qu'il soit étranger, femme, homosexuel, handicapé ou autrement Autre) pour nous

faire prendre conscience des limites de nos idées et de notre vision du monde ?

"Autour de nous, les sauvages dansaient et chantaient.

Moi, je ne prends tout ça qu'avec cynisme, oui je ne prends toujours tout ça qu'avec ce cynisme-là, pour me tenir à distance de tout cela. Mais ici, dans la nature, nous dépendons tous les uns des autres, sinon ce monde nous dévore tout simplement. Pourquoi ne puis-je être un peu plus aimable, pourquoi ne puis-je être un peu plus ouvert à ces autres créatures ?"

En quoi le cynisme est-il une protection ? Quel risque prendrait-on si on entrait dans la vision du monde de l'autre, comme si le lieutenant Pelletier allait danser un moment avec les sauvages ? Dans notre vie quotidienne, qu'est-ce que ça signifierait, « aller danser un moment avec les sauvages » ? Qui sont « nos » sauvages, nos Autres ? Qu'est-ce qui nous empêche de nous en approcher et d'essayer de voir le monde avec leurs yeux ?

On le voit, l'ethnocentrisme, c'est une attitude naïve, en partie inconsciente, qui fait obstacle à l'entente entre les groupes de gens différents, à la tolérance et à la dignité de chaque personne. C'est aussi une base sur laquelle la discrimination et les préjugés se développent très facilement. Alors, comment en sortir ? Se rappeler, peut-être, qu'on a des lunettes sur le nez, qui nous font voir le monde d'une certaine façon, mais qu'on peut les enlever de temps en temps, et même les échanger avec celles de quelqu'un d'une autre culture ou sous-culture, lors d'une conversation, lors d'une rencontre. Ce n'est pas impossible de se mettre à la place de l'autre, vraiment, et d'essayer de comprendre comment il peut ressentir le monde à sa manière. Il suffit souvent de le vouloir. Et de chercher les opportunités de rencontre, au travers d'êtres humains réels bien sûr, mais aussi, pourquoi pas, de films, de livres, de documentaires, de spectacles...

POUR LES PROFS

Être Blanc-he : le confort de l'ignorance

C'est quoi être blanc-he, ici et aujourd'hui ? C'est une question que nous ne nous sommes généralement jamais posée. Ce nous, ce sont les personnes blanches progressistes, celles et ceux qui travaillent en lien avec l'interculturalité. Sur base d'entretiens individuels et de formations réalisés ces deux dernières années, l'ONG BePax a questionné les perceptions de ce groupe social concernant le racisme et la blancheur.

Un constat qui ressort est celui d'une profonde méconnaissance qui, si elle semble induite par la socialisation, n'en est pas moins résistante et structurellement entretenue. En dépit des bonnes intentions, ce que nous cherchons également, c'est de pouvoir continuer à jouir du confort de l'ignorance. Mais à quel prix ?

Cette étude peut être commandée au prix de 5€ sur le site de BePax, afin de servir de base à une exploration du concept de blancheur, son histoire et les questionnements qu'il soulève.

<http://www.bepax.org/publications/etudes-et-outils-pedagogiques/etudes-et-livres>

Lecture d'un roman : *Eldorado* de Laurent Gaudé

Dans ce court roman, on entre alternativement dans la tête du jeune Soleiman qui fuit son pays, et de Pinacci, un garde-côte italien chargé d'intercepter les migrants. L'histoire a dix ans mais n'a pas pris une ride. Gaudé nous plonge dans l'intime intimité de ces deux personnages, avec leur vision du monde qui vient bousculer la nôtre. Qu'est-ce que ça veut dire, être européen, dans notre vision ? Et dans celles des migrants ? Une identité à protéger ? Mais de qui, de quoi ? Un eldorado ? Mais de quelles richesses humaines ? Quelle force commune habite ces deux personnages que la vie oppose, et qui pourtant se ressemblent quelque part ?

Les Hommes Creux, de T.S. Eliot

Le poète américain T.S. Eliot a écrit un poème remarquable intitulé *The hollow men* (les Hommes creux). Ce poème fait référence à Kurtz, le personnage du roman *Au cœur des ténèbres*, de Joseph Conrad. Par la suite, ce roman a inspiré le film *Apocalypse Now*, de Coppola. Dans ce film, le personnage principal lit ce poème dans un moment de noirceur intérieure.

Le poème et sa traduction en français sont disponibles en ligne, ainsi que l'extrait du film qui s'y rapporte. (http://vadeker.net/articles/Hollow_Men-Les_Hommes_Creux.html)

Ils présentent une belle opportunité de faire le lien entre les ténèbres à l'extérieur et à l'intérieur, thématique chère à l'auteur de la pièce. Cela implique des questions peut-être plus métaphysiques, mais qui, posées de manière ouverte, peuvent simplement venir ouvrir un espace où confronter les idées et les perceptions de chacun, et nourrir une réflexion intérieure plus profonde :

- Dans son poème, T.S. Eliot dit que nous sommes des Hommes creux, comme des Hommes empaillés, avec la tête pleine de bourre. Comment le comprenez-vous ? Selon vous, avec quoi nous bourre-t-on la tête ? Et pourquoi ?

- Le fait d'être des Hommes creux, à qui on peut donc bourrer la tête, qu'est-ce que ça implique dans notre rapport au monde, et à l'autre qui est différent ?

- Comment pourrait-on remplir ce creux au fond de nous ? Qu'est-ce que ça pourrait changer ?

Récit d'un voyage imaginaire

Comment l'imagination remplit-elle le vide de l'Ailleurs ? Pour le savoir, quoi de mieux que de l'expérimenter. L'idée est d'écrire un texte sur un endroit où on n'a jamais été, et qui nous semble représenter l'Ailleurs, l'exotisme, l'inconnu total. En comparant les différents textes, on peut se rendre compte de la matière fantasmée dont on comble le vide de l'inconnu, et en discuter.

Les frontières

Chez Wolfram Lotz, la problématique des frontières est au cœur du questionnement, et elle est multiforme.

Les frontières entre les États

D'abord, il y a ces frontières extérieures entre les États, volontairement brouillées, effacées. Afghanistan, Balkans, Congo, les pays se superposent sans ligne de séparation, dans une même perception floue et fantasmée de l'Ailleurs. Où commence cet Ailleurs inconnu ? Et dans quelle mesure cet Ailleurs nous intéresse-t-il pour lui-même, en dehors de ce qu'on peut y projeter de nous ? Notre grandeur civilisatrice, notre besoin d'exotisme, notre avidité de pétrole et de lithium, notre recherche de main-d'œuvre pas chère, ou notre envie de vacances, c'est toujours de nous qu'on parle, non ?

Lotz, en redessinant la géographie selon ses désirs narratifs, nous renvoie aussi la question de la pertinence de ces lignes de séparation. Qui a dessiné les frontières ici et pas là ? Selon quels désirs ? Et dans quel but ? La définition du Larousse affirme qu'un État est une société politique qui résulte de la fixation sur un territoire d'un groupe humain présentant des caractères *plus ou moins* marqués d'homogénéité culturelle. Évidemment, la nuance du plus ou moins a toute son importance. Car quand on regarde les frontières de l'Afrique, tracées à la latte sur des centaines de kilomètres, on peut émettre quelques doutes quant au fait que les auteurs de cette œuvre géométrique aient vraiment été vérifier sur le terrain que les communautés culturelles étaient respectées... Pas exactement du fin travail d'ethnologue, quoi. Un énorme gâteau colonial partagé au couteau sur la table des puissants pour satisfaire leur voracité, voilà.

Alors certes, ce qui est fait est fait, mais qu'est-ce qu'on en fait aujourd'hui ? Et qu'est-ce qu'on en dit dans la société ? Parce qu'il faudrait être bien naïf et ignorant pour penser que tout ça, c'est du passé, et que si les guerres¹² éclatent, c'est simplement par manque de civilisation des peuples barbares de l'Ailleurs... Et que du coup, il n'y a aucune raison pour qu'on accueille « toute la misère du monde » portée par les migrants, bien sûr...

La frontière entre Soi et l'Autre

Puis il y a cette frontière mentale, entre Soi et l'Autre. Qu'est-ce qui sépare, finalement, les deux militaires des indigènes qu'ils rencontrent ? Qu'est-ce qui sépare le narrateur, un Allemand moyen qui n'est jamais sorti de son quartier, du lieutenant Détanger, enfoncé dans sa folie au cœur de la jungle ?

Notre manière de regarder la réalité dépend des catégories que nous avons constituées dans notre tête. Les Inuits, par exemple, ont 40 mots différents pour dire « neige ». Nous ne voyons même pas la différence, nous n'avons pas cette subtilité. Pour nous, de la neige, c'est de la neige. Pour être plus fins dans notre perception, il nous faudrait plus de curiosité pour cette réalité. Mais l'avons-nous pour l'être humain ? Ou mettons-nous sous une même étiquette « les étrangers », « les fous », « les indigènes », « les Africains », « les migrants », sans vraiment chercher à y voir les nuances ?

Mais vous allez me dire, quel est l'intérêt de voir des nuances ? Déjà, cela enrichit la vie, de cette richesse qu'on ne peut pas nous voler. Mais aussi, la subtilité permet d'apercevoir des points communs insoupçonnés entre soi et l'autre. Dans la catégorie « étrangers », si je m'y intéresse un peu, je peux trouver des êtres humains qui me ressemblent plus que mon voisin (dans ce qu'ils pensent d'eux-mêmes, ou dans leurs problèmes avec leur famille, ou dans leurs rêves pour leur avenir, ou...). Et alors, cerise sur le gâteau, cet Autre qui vit sans doute, à un endroit de son être, une difficulté ou une peur très semblable à la mienne, cet Autre a certainement une solution que je n'avais pas imaginée. Chaque culture ou catégorie nous limite dans notre manière de voir le monde. Sortir de soi et s'ouvrir à l'Autre, c'est élargir son champ des possibles.

La frontière entre la normalité et la folie

« Ce n'est pas un signe de bonne santé mentale d'être bien adapté à une société malade » disait Jiddu Krishnamurti. Le texte de Wolfram Lotz nous parle aussi de folie. À travers ces deux militaires qui s'enfoncent dans la jungle, on est confronté à des personnages qui ont pétié un plomb, de différentes manières. Qu'ils tombent dans le racisme débridé, l'obsession quasi mystique pour les corps de femmes indigènes, la cruauté ou l'irrationalité, ils ont quelque part franchi la limite. Cette limite entre la normalité et la folie. Et nous ? Sommes-nous assez bien adaptés à la société pour être considérés comme normaux ? Quel est le prix

à payer de cette normalité ? Quels sont nos parts de folie ? Où et comment cette folie peut-elle s'exprimer, de manière créative ou destructrice, légale ou illégale ?

Si c'est la société qui juge ce qui est normal ou ce qui relève de la folie, on peut aussi interroger cette société qui nous conditionne. Est-ce normal de laisser souffrir des dizaines de personnes dans nos rues, migrants ou belges, alors que des bâtiments sont vides et qu'on jette des kilos de nourriture chaque jour ? Est-ce fou d'avoir envie de tout casser quand le gouvernement accepte l'évasion fiscale, et refuse de financer correctement les services publics utiles à tous les citoyens ?

Les frontières ne sont que des lignes mouvantes, évolutives, qui marquent des territoires géographiques ou imaginaires. À l'image de la peau, peut-être devraient-elles rester perméables, pour que des échanges puissent se faire d'un côté à l'autre de la membrane, afin que l'équilibre soit préservé, quelles que soient les conditions intérieures et extérieures...

POUR LES PROFS

Redessiner les frontières

A quoi ressembleraient les frontières aujourd'hui si l'Europe n'avait pas colonisé le reste du monde ? Si la décolonisation avait échoué ? Si l'Allemagne avait gagné la première guerre mondiale ? Si l'URSS avait pris le pas sur les États-Unis à l'issue de la guerre froide ? Si...

Les élèves sont invités à choisir un sujet, et à redessiner les frontières sur une carte vierge du monde, par petits groupes de trois, à partir de leurs recherches et de leur réflexion. On affiche ensuite les différentes cartes imaginées, et chaque groupe explique sa logique.

Débat dans l'espace

Dans un espace dégagé, il s'agit de tracer au sol deux axes perpendiculaires qui se croisent en leur milieu.

L'axe des abscisses représente une opinion contrastée, allant d'un extrême à l'autre. Par exemple « Pour moi, les frontières sont nécessaires et doivent être respectées / Pour moi, les êtres humains devraient pouvoir circuler librement partout ». Les élèves se placent d'abord le long de cet axe, dont on a pris soin de noter les propositions extrêmes au tableau.

Ensuite, on rajoute le second axe, celui des ordonnées, perpendiculaire, avec une indication plus sociologique du type : « Je pense que mon opinion sur ce sujet est principalement influencée par la vision du monde de ma famille / Je pense que mon opinion sur ce sujet n'est pas du tout influencée par la vision du monde de ma famille ». Les élèves gardent leur position d'abscisse, et bougent en fonction de la valeur de l'ordonnée pour atteindre leur position finale.

Quand tout le monde est en position, quelques élèves sont invités à exprimer leur point de vue. Ils peuvent aussi poser une question à un élève dont ils ne comprennent pas la position. Il est intéressant d'approfondir l'exercice en demandant à certains élèves d'échanger leurs places et de s'exprimer à partir de la position de l'autre, pour les mener à la tolérance et à l'empathie.

Durant tout le déroulement du débat, deux observateurs désignés à l'avance, masculin et féminin, regardent attentivement et prennent des notes sur ce qu'ils voient, ce qu'ils ressentent, ce qu'ils voient que les autres ressentent. On peut éventuellement les aider en déterminant quelques critères d'observation à l'avance avec la classe (par exemple, le non verbal, le verbal, les interactions) Ils seront invités dans un deuxième temps à faire part de leurs observations et ressentis, en veillant à séparer les deux.

L'idée est de varier les propositions d'opinions (il est de notre devoir d'Européens d'accueillir les migrants, s'ouvrir trop à l'Autre peut être dangereux...) et les conditionnements (niveau d'étude des parents, niveau socio-économique, origine culturelle des parents, influence du quartier, influence du groupe d'amis, influence de ce qu'ils regardent sur internet...) pour faire prendre conscience aux jeunes de ceux-ci et pouvoir en parler.

Au-delà des frontières, un rêve éveillé...

Le CNCD-11.11.11 propose une animation méditative sur la question des frontières, pour les plus de 15 ans. Par la lecture/écoute d'un texte onirique sur cette thématique, les participants vivent un voyage leur permettant de prendre de la distance avec une actualité à fleur de peau. Comment nous déplaçons-nous ? Qui a le droit de circuler sur cette terre, comment et pourquoi ? Après une lecture d'une dizaine de minutes, les élèves sont amenés à s'exprimer par une série de propositions créatives et artistiques sur leur vision des frontières et des migrations. Un animateur du CNCD peut même venir en classe pour réaliser avec vous cette activité. Le matériel est téléchargeable gratuitement ici : <https://www.cncd.be/animation-reve-veille>

Les ténèbres à nos portes : les migrants

"À l'heure où l'Europe ferme ses frontières et brade ses valeurs humanistes, il me paraît essentiel de faire entendre la voix de ceux qui combattent le repli sur soi-même."

Olivier Boudon, metteur en scène

Un humain sur trente change de pays !

Aujourd'hui, on compte plus de 270 millions de migrants dans le monde, soit 3,5% de la population mondiale, contre 2,8% en l'an 2000¹³. Qui sont ceux qui quittent leur pays ? A l'échelle du monde, ils sont d'abord Indiens (18 millions vivants à l'étranger), Mexicains (12 millions), Chinois (11 millions), Russes (10 millions) et Syriens (8 millions). Évidemment, on ne peut pas comparer un sous-continent comme l'Inde avec un mouchoir de poche comme la Syrie, mais justement, ces chiffres en disent long. Et où vont-ils ? D'abord massivement dans les pays voisins. Puis pour les plus riches ou les plus chanceux, qui peuvent parcourir de plus longues distances, dans les pays occidentaux, terre promise des droits de l'homme, de la femme et de l'enfant.

Dans nos citadelles d'égoïsme

Sauf que... de plus en plus, ces pays rechignent à accueillir les réfugiés et à leur offrir une protection¹⁴, afin qu'ils puissent vivre et participer à la société. Auparavant, les empires construisaient des murs pour se défendre des hordes de barbares qui voulaient les envahir, affamer les populations, tuer leurs enfants, violer leurs femmes et piller leurs maisons. Maintenant, c'est l'inverse : l'Europe et les États-Unis construisent des murs pour empêcher les victimes de ces mêmes barbaries de se mettre en sécurité. Un vieux réflexe primitif qu'on observe chez les enfants de trois ans : « C'est à moi, ça ! Je ne veux pas partager ! ». Allez donc faire un tour en Afrique ou en Afghanistan, pour voir comment ça se passe, l'hospitalité, et puis après on en reparle, de cette histoire de civilisation supérieure... Quand on a la maturité émotionnelle d'un nourrisson, on est peut-être un peu mal placé pour donner des leçons de morale au reste du monde...

13 Chiffres disponibles sur le site de l'ONU, datant de 2019.

(Surtout quand on envoie des armes et de l'argent, par divers détours, à ces barbares à l'autre bout du monde, ceux-là même qui... si si !)

Les parasites, ces super-héros

La majorité des migrants¹⁵ arrivent en Europe par la route puis par la mer Méditerranée, après avoir vécu des événements traumatisants dans leur pays. Dès qu'ils mettent le gros orteil sur la terre européenne (les cadavres, ça ne compte pas), on prend leurs empreintes digitales et ils sont fichés. Vu la surveillance des frontières, ils ont vraiment peu de chance d'y échapper. Dans le meilleur des cas, ils sont relâchés après peu, faute de moyens pour les garder, et reprennent la route vers les pays qu'on leur a promis « meilleurs », plus au nord. Les autres seront renvoyés dans les prisons turques, ou parqués dans des camps fermés surpeuplés, insalubres et rongés par les maladies, sur des petites îles grecques auparavant paradisiaques. Et si vraiment, avec tout ça, ils arrivent en Belgique sans être pris dans des réseaux de traite de l'être humain, bonne nouvelle, ils peuvent nous demander l'asile.

Trauma-quoi ? N'importe quoi !

Ils gagnent ainsi un ticket pour des mois d'attente, une première interview à l'Office des Étrangers, suite à laquelle on les renvoie dans le premier pays européen où on a pris leurs empreintes (belle solidarité inter-Europe !)¹⁶. Puis, s'ils sont encore là, une deuxième interview, des mois plus tard encore, au CGRA¹⁷. Entre cinq et dix heures d'interrogatoire, sans boire ni manger, digne de films d'espionnage, par des enquêteurs qui partent du principe qu'ils mentent, et qui n'ont visiblement pas eu vent du syndrome post-traumatique... Bienvenue en Belgique ! Mais que l'honnête contribuable se rassure : 60% de ces héros seront renvoyés chez eux ou condamnés à une existence d'ombre sans papiers et sans droits.

15 Les nationalités qui ont demandé majoritairement l'asile étaient, en 2019 : Afghans, Syriens, Palestiniens et Irakiens. Les routes de l'exil de ceux-ci, ainsi celles que de presque tous les Africains, aboutissent à la Méditerranée.

16 Selon le règlement de Dublin III de 2013, le demandeur d'asile est donc repris en charge par son premier pays d'accueil, sauf s'il a de bonnes raisons de craindre pour sa sécurité dans ce pays, ce qui n'est pas souvent facile à prouver.

17 Commissariat Général aux Réfugiés et Apatrides

On a royalement accueilli 6719 personnes, enfants et bébés compris, en 2019. Waw. Énorme effort pour un des pays les plus favorisés au monde¹⁸.

Ceux qui bougent, winners ou losers ?

Mais qu'est-ce qu'ils ont fait de mal, au fait, les migrants ? Pas de bol, ils sont nés du mauvais côté de la ligne, du côté obscur de la force. Parce que nous, les Occidentaux, évidemment, on peut aller où on veut, on ne sera jamais vus comme des parasites. Même si on travaille à l'étranger, bizarrement, nous, on ne vole jamais le boulot des locaux. Serait-ce parce qu'ils sont trop stupides pour notre poste ? N'y a-t-il donc pas d'architecte au Maroc, d'ingénieur à Dubaï, d'entrepreneurs au Canada ? Les 500 000 Belges qui vivent à l'étranger ne seront jamais traités de migrants comme si c'était une honte. Pas plus que les 2 millions et demi de Français qui ont quitté leur pays. Ceux-là, ce sont des *expatriés*, c'est différent. Presque un titre de noblesse. Ceux-là, même retraits, même fauchés, ils viennent apporter un plus à leur pays d'accueil. Oui, ça doit être ça. Groupes. Le *bon Blanc* est-il vraiment mort avec la décolonisation ?

Le courage d'accueillir les courageux

Si le système d'immigration est brutal, amnésique et mensonger, heureusement, il reste tant d'hommes et de femmes au cœur tendre, qui se souviennent de leurs valeurs et de leur histoire. Des citoyens qui, un jour, n'ont plus pu rester assis les bras croisés devant les images à la télé. Ceux-là ont dépassé leurs peurs et ouvert leur frigo, leur armoire, leur maison, pour accueillir les migrants. La plate-forme citoyenne de soutien aux réfugiés¹⁹ en est l'exemple le plus visible : des dizaines de milliers de personnes se relayent pour véhiculer et héberger les migrants, leur apporter des vêtements chauds et de la nourriture au parc Maximilien, protéger les femmes les plus vulnérables, apporter une aide médicale d'urgence et une aide juridique.

18 Juste pour se donner une idée, la Jordanie accueille un million et demi de réfugiés syriens... Et pendant la première guerre mondiale, les Pays-Bas ont accueilli un million de Belges en quelques mois...

19 Le groupe Facebook Hébergement Plateforme Citoyenne compte plus de 40000 membres. Allez y faire un tour et y lire les récits, c'est extrêmement touchant et éclairant sur la réalité de terrain...

Tant d'actes, petits et grands, dans l'ombre ou dans la lumière des médias, qui redonnent humanité et dignité à ces survivants du passage de frontières. Chapeau. Et merci. En leur apportant de l'espoir, c'est à toute notre société qu'ils en insufflent.

POUR LES PROFS

Uchronie : à vos stylos

Les mouvements humains sur la planète sont liés à l'Histoire, elle-même faite de petits événements qui en déclenchent de plus grands. Dans un exercice de rédaction libre, on peut proposer aux élèves d'écrire une uchronie. Chacun choisit un fait historique réel, petit ou grand, et le transforme pour en changer l'issue. À partir de là, il raconte une fiction qui en découle. Par exemple, Christophe Colomb, au lieu d'imposer sa force aux Amérindiens, tombe amoureux d'une femme locale, est subjugué par sa vision du monde en harmonie avec la nature, et s'intègre dans leur culture pour la comprendre à fond. Autre exemple : lors de la décolonisation, les pays colonisateurs, conscients de leurs erreurs, décident de donner un visa d'accès illimité à leur territoire à tous les citoyens de leurs anciennes colonies, en réparation aux pillages et exactions commis.

De quoi on parle ?

Quelle est la différence entre un immigré, un émigré, un expatrié, un étranger, un autochtone, un indigène, un demandeur d'asile, un réfugié, un illégal et un sans-papiers ? On peut demander aux élèves de faire une définition de chaque mot a priori, puis de vérifier dans un dictionnaire, et de partager leurs réflexions par rapport à la différence entre les deux.

Médias et migrations : débusquer les raccourcis

Les migrants reviennent chaque jour dans le fil de l'actualité, que ce soit sur les réseaux sociaux ou dans les médias de masse. Des bateaux qui coulent en Méditerranée, des Érythréens retrouvés morts dans un camion frigorifique au port de Zeebrugge, un futur centre pour demandeurs d'asile incendié, les hébergeurs de migrants de la plate-forme citoyenne menacés de sanctions pénales... Mais comment est traitée et présentée l'information ? Quelles émotions cherche-t-elle à susciter ? Quelle vision du monde et de l'Autre est sous-jacente aux gros titres des médias ?

Chaque élève est invité à collecter dans l'actualité récente (2019-2020) dix titres d'ar-

ticles parus n'importe où sur internet ou dans la presse au sujet des migrants (avec leurs références précises). Ensuite, par groupes de trois, ils échangent et essaient de regrouper leurs titres en catégories, par rapport à la vision du monde et de l'étranger qui est présentée. Enfin, une réflexion collective peut être menée en grand groupe. Les informations accrocheuses des grands titres sont-elles correctes et complètes ? Quelle est leur influence sur l'attitude des citoyens par rapport aux migrants ?

Pour aller plus loin, on peut demander aux élèves de creuser pour trouver les contre-messages, plus nuancés, basés sur des chiffres réels et des recherches scientifiques. Voici quelques pistes : le livret d'Amnesty International, court et efficace, **10 préjugés sur la migration** (téléchargeable sur leur site ou envoyé gratuitement), ou le livre gratuit de Jean-Michel Lafleur, sociologue à l'ULg, **Pourquoi l'immigration ?**²⁰ qui répond à 21 questions que se posent les Belges sur les migrations internationales.

Rencontrer un réfugié

Pour aller au-delà des préjugés, rien ne remplace la rencontre réelle. Si vous ne savez pas trop comment inviter un réfugié à témoigner dans votre classe, vous pouvez vous adresser à la Plate-forme citoyenne de soutien aux réfugiés (www.bxlrefugees.be), ou de manière plus encadrée, à l'ONG Caritas, qui propose un accompagnement à la rencontre au travers d'un atelier intitulé **Between two worlds**. <https://www.caritasinternational.be/fr/projects/education/between-2-worlds/>

5 / DRAMATURGIE

Wolfram Lotz n'a pas écrit une pièce de théâtre, mais bien un audio-drame, destiné à être écouté, et non vu. Pourquoi ça ? Parce que le son est beaucoup plus propice au fantasme que la vidéo ou le visuel en général. L'audio-drame est pour lui un moyen de mieux provoquer l'effet recherché chez le spectateur, à savoir créer l'ailleurs et l'intériorité en même temps.

Nous avons demandé à notre metteur en scène, Olivier Boudon, à quoi il a fait attention pour mettre en scène ce texte particulier.

« Je garde bien sûr cette ambiance de l'audio-drame : le son a toute son importance, il est très présent. On part d'un son bricolé, comme si on essayait de recréer dans son garage les sons des pays lointains, avec un bout de tôle, un morceau de tuyau, un cintre. Puis, petit à petit, le son devient plus réaliste, comme si à force d'y croire, on y était vraiment, avec toutes les émotions. C'est la force du fantasme.

J'ai aussi voulu donner un côté ludique à la distribution d'acteurs : c'est une femme enceinte qui joue le rôle du pirate. Le but est de créer une distance avec le fantasme de ce que c'est qu'un pirate somalien, et de jouer avec cette idée que ça pourrait être une femme, en rapport aussi avec ce que nous dit le narrateur de ses propres conditionnements.

À part les deux personnages principaux, les autres personnages seront joués à tour de rôle par le même acteur, et ce sera tout à fait assumé. C'est le spectateur qui va se mettre à y croire. On joue en fait dans toute la mise en scène sur des effets de distance et de réalisme, et comme ça, on va traiter le fantasme. Ce sont les deux soldats habillés en soldats qui prennent en charge le réalisme de la pièce. Les autres sont des archétypes, représentés par un ou deux accessoires. Au fur et à mesure de l'avancée dans les ténèbres, leurs costumes se déginglent de plus en plus.

C'est le décor sonore et le jeu qui vont créer un effet de réalité. Par exemple, le bateau n'est pas un bateau, c'est juste un plan incliné surélevé. C'est grâce à la lumière, au jeu, au son et aux costumes qu'un radeau apparaît dans l'imaginaire du spectateur, il n'est pas là d'emblée. C'est comme une page blanche sur laquelle on peut dessiner différents lieux.

Et ce que je peux dire encore, c'est que l'effet de surprise sera important, comme il l'était dans le livre de Conrad, *Au cœur des ténèbres*. Via des trappes, des choses qui descendent du plafond, l'apparition et la disparition des personnages et accessoires, l'effet de surprise est un soutien au rythme du récit.

6 / PISTES POUR PROLONGER LA RÉFLEXION

Essais

- *L'orientalisme: l'Orient créé par l'Occident*, Edward Saïd (Première édition en anglais en 1978, réédité en français aux Editions du Seuil en 2005). Cet ethnologue américain d'origine palestinienne soutient l'idée que l'Occident a créé le concept d'Orient pour se mettre en valeur et parler de lui-même. Sa pensée est fondatrice des études post-coloniales.
- *Pourquoi l'immigration ? 21 questions que se posent les Belges sur les migrations internationales au 21e siècle*. Un livre de Jean-Michel Lafleur (Université de Liège) et d'Abdeslam Marfouk (IWEPS), très bien fait et téléchargeable²¹ gratuitement sur le site de l'ULg. On peut aussi télécharger tous les tableaux de données et graphiques séparément. « Les étrangers prennent le travail des Belges », « il y a de plus en plus d'étrangers par chez nous » : les auteurs dépassent ces préjugés en se basant sur des arguments scientifiques clairs et concis. Ils donnent ainsi à chacun la possibilité de participer de manière constructive au débat sur l'immigration.
- *Sexe, race et colonies*, de Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Gilles Boetsch, Dominic Thomas et Christelle Taraud (Editions La Découverte, 2018), les meilleurs spécialistes internationaux sur le sujet. Cet énorme recueil d'images et de photos s'intéresse à une histoire taboue, celle de la domination des corps, dont la trace est toujours visible de nos jours dans les questions post-coloniales, migratoires et identitaires.
- *Les Manuels scolaires, miroirs de la nation ?* Verdelhan-Bourgade, Bakhouch, Boutan et Etienne (L'Harmattan, 2008) Les livres d'école ne sont pas ces objets banals et approximatifs qui s'effacent sans lendemain des mémoires d'adultes. Voici de quoi y réfléchir.
- *Des Droits de l'Homme à la paix, et vice-versa*, recueil de textes publié par les *Îles de Paix*, qui reprend les articles de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme et des extraits de textes à travers l'histoire. Spécialement destiné aux profs de français, de morale ou de religion du secondaire supérieur. Téléchargeable gratuitement ici : <https://www.ilesdepaix.org/wp-content/uploads/2012/12/paix-et-droits-de-homme.pdf>

Romans

- *Au cœur des ténèbres*, de Joseph Conrad (première parution en 1899). Dans cette fameuse nouvelle largement autobiographique, Marlow est engagé par une compagnie belge pour remonter un fleuve en Afrique centrale et y retrouver Kurtz, un négociant en ivoire avec qui il doit renouer des liens commerciaux. Ce dernier s'avère être un homme rendu fou par l'environnement colonial, capable d'aller jusqu'au bout du crime et de la cruauté.
- *Eldorado*, de Laurent Gaudé (Actes Sud, 2007) À Catane, le commandant Salvatore Piracci travaille à la surveillance des frontières maritimes. Il sillonne la mer, de la Sicile à la petite île de Lampedusa, pour intercepter les bateaux chargés d'émigrés clandestins. Un jour, c'est justement une survivante de l'un de ces bateaux de la mort qui aborde le commandant, et cette rencontre va bouleverser sa vie.
- *Les belles choses que porte le ciel*, par l'Éthiopienne Dinaw Mengestu (Poche, 2009). L'histoire sensible et brillante d'un jeune réfugié éthiopien qui a fui dans des circonstances dramatiques et qui tient maintenant une épicerie à Washington.
- *Mille soleils splendides*, de l'auteur américain d'origine afghane Khaled Hosseini (2007). L'histoire de deux femmes dont le destin s'entremêle, sur fond de chaos et de violence dans un Afghanistan déchiré par 40 ans de conflits.
- *Un autre tambour* de William Melvin Kelley. Du jour au lendemain, les résidents noirs d'une petite ville imaginaire d'un État du Sud désertent, à la suite de l'acte de protestation d'un jeune fermier, descendant d'esclave. Quel sens donner à cet exode spontané ? Quelles conséquences pour la ville, soudain vidée d'un tiers de ses habitants ? L'histoire est racontée par ceux qui restent : les Blancs. En multipliant et décalant les points de vue, Kelley pose de façon inédite (et incroyablement gonflée pour l'époque) la « question raciale ».
- l'auteur d'*Au cœur des ténèbres*, rendus dans des dessins très fouillés, tout autant que le fond historique. Parfaite entrée en matière...
- *Kaboul Disco*, de Nicolas Wilde (La Boite à Bulles, 2007). Super récit d'un journaliste en plusieurs tomes, un regard de faux naïf, ironique et pertinent sur les réalités de l'Afghanistan, dont l'instabilité croît au fur et à mesure du récit.
- *Carnet du Pérou, de Fabcaro* (Six pieds sous terre Editions, 2013). Tout commence comme un carnet de voyage normal, drôle et instructif, puis petit à petit, ça dérape : on découvre l'auteur en train de travailler laborieusement sur ses planches, et sa fille qui lui demande pourquoi les péruviens ont des chapeaux mexicains, et on comprend que l'auteur n'a jamais mis les pieds au Pérou.
- *Les ombres*, de Vincent Zabus et Hippolyte (Phébus, 2013). Magnifique album racontant une fable contemporaine et sensible sur l'exil et la condition des réfugiés. On part de l'interview au CGRA, montrant les ombres que le jeune demandeur d'asile trimalle partout avec lui, lorsqu'il essaie de raconter son histoire.
- *Kobane calling*, de Zerocalcare (Cambourakis, 2016). Le journaliste italien est envoyé aux confins de la Turquie, de l'Irak et du Kurdistan syrien pour y rencontrer les femmes combattantes kurdes en lutte contre l'avancée de l'État Islamique. Du très très bon journalisme graphique, complexe, subtil et drôle.
- *Kivu*, de Simon et Van Hamme. Cette histoire, ancrée dans la réalité des personnes vivant au Kivu, nous permet d'avoir une vue globale des différents acteurs en jeu dans le commerce du coltan, ainsi que les victimes de celui-ci. Ces magnifiques dessins laissent place à un humanisme qui ne semble pourtant ne pas avoir sa place dans cette région du monde.

Jeux

- La Croix-Rouge a créé un jeu de rôles intitulé *Trans'actions* qui sensibilise de manière ludique et interactive aux enjeux contemporains liés au commerce des armes. Un animateur vient en classe gratuitement durant quatre heures de cours pour le mener. Plus d'infos ici : <https://enseignement.croix-rouge.be/nos-animations/commerce-des-armes-et-dih/>

Bandes dessinées

- *Kongo, le ténébreux voyage de Jozef Teodor Konrad Korzeniowski*, de Perrissin et Tirabosco (Futuropolis, 2013). Voici trois ans de la vie de

- *Inclu Acto*, jeu de rôles développé par Caritas International. Les joueurs, au moins six équipes de deux, se mettent dans la peau de réfugiés ou de jeunes belges, pour aborder de façon ludique et interactive les questions posées par l'arrivée et l'installation de réfugiés en Belgique. Ce jeu peut être commandé pour 10€, frais de port inclus. Il fait aussi partie de la mallette pédagogique Justice Migratoire du CNCD-11.11.11, un outil super complet, qui coûte 25€.

Films et vidéos

- *Au cœur des ténèbres*, adaptation cinématographique du roman de Joseph Conrad, par Nicolas Roeg (1993) avec John Malkovich dans la peau de Kurtz. Marlow, un jeune aventurier, est embauché par une entreprise coloniale au Congo pour rétablir des liens commerciaux avec un collecteur d'ivoire, Kurtz. En remontant la rivière, il s'enfonce dans la jungle, et les rumeurs inquiétantes et fascinantes sur Kurtz ne font que s'amplifier...
- *Apocalypse Now*, film américain de Francis Ford Coppola (1979) qui a inspiré cette pièce. Pendant la guerre du Viet-Nam, le capitaine Willard est chargé d'aller éliminer le colonel Kurtz qui a pété un plomb au fin fond de la jungle et est devenu capable des pires atrocités. La remontée du fleuve pour y arriver est truffée de dangers et de rencontres de personnages tous plus ou moins tombés dans une certaine folie.
- *Fitzcarraldo*, film allemand de Werner Herzog (1982), met en scène la remontée épique du fleuve Uyacali sur un bateau à aube, par un passionné d'opéra lyrique qui rêve de monter Verdi en pleine forêt amazonienne péruvienne.
- *Underground*, du Serbe Emir Kusturica (1995). En 1941, lorsque les Nazis envahissent la Yougoslavie, des gens se réfugient dans des souterrains, et n'en ressortent qu'en 1991, lorsqu'un nouveau conflit commence. Le film montre, dans un style déjanté, comment les deux conflits se superposent et ne sont que la prolongation l'un de l'autre.
- *La malédiction des ressources*, film documentaire belge produit par le CNCD-11.11.11 (Centre National de Coopération au Développement) qui explore l'impact du pillage occidental des ressources du Sud, qu'il s'agisse de pétrole, de lithium, de bois...
- *Katanga Business*, film documentaire belge de Thierry Michel (2009) qui d'un même coup de caméra plonge dans l'enfer des mines dignes du Moyen-Age, entre dans les pas du gouverneur charismatique de la province tant convoitée, et observe les grands investisseurs chinois qui possèdent les usines.
- *Caoutchouc rouge, rouge coltan*, film d'animation belge de Jean-Pierre Griez (2019) qui suit le parcours de recherche d'une ado belge d'origine congolaise pour un travail scolaire sur le coltan. Revisitant l'histoire du Congo, ce film original fait le lien entre colonisation, décolonisation et exploitation actuelle des ressources. Une pépite pédagogique !
- *Problemski Hotel*, documentaire belge de Manu Riche (2016) basé sur le roman éponyme de Dimitri Verhulst paru en 2003. Le réalisateur nous emmène dans un univers surréaliste pour partager un moment de vie dans un centre d'accueil pour demandeurs d'asile en Belgique, sans tomber dans le stéréotype, mais au contraire en nous rapprochant de ces gens qu'on s'évertue à faire paraître différents de nous.
- Dans un *TedTalk* de 4 minutes en anglais sous-titré en français, intitulé *Pauvre Afrique face au néocolonialisme moderne*, une jeune économiste africaine dénonce l'hypocrisie du système des ONG internationales qui créent une image de l'Afrique pauvre et mourante, alors qu'elle possède les réserves d'or. <https://www.youtube.com/watch?v=7UNaj9C1dEQ>
- Pour détendre l'atmosphère en fin de cours, ou comme entrée en matière, la chaîne YouTube *Et tout le monde s'en fout* nous parle de la guerre en 4 minutes (épisode 10), et c'est toujours drôle et instructif : <https://www.youtube.com/watch?v=QMpyljfBAE>

Sites internet

- Sur le site d'*Annoncer la couleur*, dédié à l'éducation à la citoyenneté mondiale, une mallette pédagogique intitulée *Paroles et mémoires citoyennes de crises meurtrières* propose d'explorer avec des récits radiophoniques les souvenirs de 11 personnes qui ont connu des crimes de masse au Rwanda, Burundi, RD Congo, Cambodge et Bosnie. Cette mallette est en prêt gratuit, et les fiches peuvent être téléchargées. <https://www.annoncerlacouleur.be/ressource-pedagogique-alc/si-cest-l%C3%A0-cest-ici-paroles-et-m%C3%A9moires-citoyennes-de-crisis-meurtri%C3%A8res>
- Sur le site de la CNAPD (Coordination Nationale d'Action pour la Paix et la Démocratie) un dossier pédagogique intitulé *L'Europe pour la paix ?* est proposé au prix de 5 euros. Cet outil cherche à faciliter la compréhension des relations internationales et des questions de sécurité et de défense. <https://www.cnapd.be/publications/outils-pedagogiques/leurope-pour-la-paix/>
- Sur le site de *Justice et Paix*, on peut trouver plusieurs ressources pédagogiques intéressantes. Un dossier téléchargeable gratuitement propose d'aborder le conflit en prenant pour exemple-type Israël et la Palestine, et un autre dossier payant traite des conflits internationaux de manière plus large. On y trouve aussi un dossier intitulé *Derrière nos écrans : les enjeux de l'exploitation minière*, datant de 2019, très complet. www.justiceetpaix.be
- *Amnesty International* propose un dossier pédagogique assorti d'un excellent cahier d'exercices téléchargeable, intitulé *La migration ici et ailleurs*, avec notamment des témoignages, des fiches de mise en situation pour jeux de rôles, et des photos à associer aux droits de l'Homme concernés. https://www.amnesty.be/IMG/pdf/dossier_migration_exercices_web.pdf
- *L'association Collectif Mémoire Coloniale et Lutte contre les Discriminations (CMCLD)* propose divers articles et vidéos sur leur site www.memoirecoloniale.be pour reconstruire une histoire plus objective, et par là une société

plus juste pour tous. Dans une lettre ouverte à la Ministre de l'Enseignement, Thierno Aldou Balde y dénonce notamment en 2017 le nouveau programme d'histoire qui propose toujours aux jeunes une vision tronquée et orientée de notre passé colonial et des peuples africains. Très éclairant sur l'ethnocentrisme et la mémoire sélective, qui ont des conséquences directes sur le lien social en Belgique aujourd'hui...

- Le Comité pour l'annulation des dettes illégitimes (CADTM) propose sur son site un vaste dossier pédagogique intitulé *Les autres voix de la planète* qui parcourt à travers des articles les sujets liés au néocolonialisme, et propose des alternatives (17 pages, téléchargeable gratuitement sur www.cadtm.be)
- Le site du *Ciré* (Coordination et Initiatives pour Réfugiés et Etrangers) propose dans son onglet "sensibilisation" différents outils pédagogiques très chouettes par rapport à la présence des réfugiés en Belgique, dont 31 pistes concrètes pour les élèves pour les aider, des définitions des mots souvent confondus, un guide anti-préjugés et autres ressources, tout en suivant l'actualité sur leur blog. www.cire.be/outils-pedagogiques/
- *Etude* de l'association BePax. C'est quoi être blanc·he, ici et aujourd'hui ? C'est une question que nous ne nous sommes généralement jamais posée. Sur base d'entretiens individuels et de formations réalisés ces deux dernières années, nous avons questionné les perceptions de ce groupe social concernant le racisme et la blanchité. <http://www.bepax.org/publications/etudes-et-outils-pedagogiques/etudes-et-livres/document-1089,0001089.html>

Podcast

- *Sans blanc de rien*, réalisé par Fionna Saintraint, Estelle Depris et Katia Abdellaoui. Ce projet est un podcast, mais également une campagne médiatique qui se déroule sur Instagram, traitant des causes et des enjeux du racisme contemporain via l'angle de la blanchité. Par-là, elles cherchent à sensibiliser et pousser à une réflexion informée au sujet de la place des personnes blanches dans la lutte antiraciste.

THÉÂTRE DE POCHE

Chemin du Gymnase 1a - 1000 Bruxelles

«Longchamp» tram 7, bus 38 et station Villo n°244

«Legrand» tram 7 et 94 et station Villo n°71

reservation@poche.be - 00.32.2.649.17.27

info@poche.be - 00.32.2.647.27.26

poche.be

IBAN: BE97 5230 8020 6749

Contact diffusion

Matthieu Defour

production@poche.be

+32 2 647 27 26

Contact presse

Anouchka Vilain

presse@poche.be

+32 496 1076 91

Contact pédagogique

Antoine Ureel

prof@poche.be

+32 2 647 27 26

Ecriture: Elodie Mopty

Mise en page: Cécilia Goodman

© Photos: Véronique Vercheval

Traduction Pascal Paul-Harang | Mise en scène Olivier Boudon | Assistanat Nelly Latour | Avec Lucas Meister, Pierre Sartenaer, Jean-Benoît Ugeux, Jessica Fanhan et Benoît Verhaert | Scénographie Olivier Wiame | Lumières Marc Defrise | Son Loup Mormont | Costumes Carine Duarte | Production Manon Ledune

Une coproduction du Théâtre de Poche, de la Schieve Compagnie et de la Coop asbl, avec le soutien de Shelterprod, Tax-shelter.be, ING et du Tax-Shelter du gouvernement fédéral belge.

Réalisé avec l'aide du ministère de la culture de la FWB - service du théâtre et de la COCOF